

Technical and Bibliographic Notes/Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for filming. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of filming, are checked below.

L'Institut a microfilmé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de filmage sont indiqués ci-dessous.

- Coloured covers/  
Couverture de couleur
- Covers damaged/  
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated/  
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing/  
Le titre de couverture manque
- Coloured maps/  
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black)/  
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations/  
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material/  
Relié avec d'autres documents
- Tight binding may cause shadows or distortion along interior margin/  
La reliure serrée peut causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la marge intérieure
- Blank leaves added during restoration may appear within the text. Whenever possible, these have been omitted from filming/  
Il se peut que certaines pages blanches ajoutées lors d'une restauration apparaissent dans le texte, mais, lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas été filmées.
- Additional comments:/  
Commentaires supplémentaires:

- Coloured pages/  
Pages de couleur
- Pages damaged/  
Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated/  
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed/  
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached/  
Pages détachées
- Showthrough/  
Transparence
- Quality of print varies/  
Qualité inégale de l'impression
- Includes supplementary material/  
Comprend du matériel supplémentaire
- Only edition available/  
Seule édition disponible
- Pages wholly or partially obscured by errata slips, tissues, etc., have been refilmed to ensure the best possible image/  
Les pages totalement ou partiellement obscurcies par un feuillet d'errata, une pelure, etc., ont été filmées à nouveau de façon à obtenir la meilleure image possible.

This item is filmed at the reduction ratio checked below/  
Ce document est filmé au taux de réduction indiqué ci-dessous.

10X	12X	14X	16X	18X	20X	22X	24X	26X	28X	30X	32X
									✓		



Publié par POIRIER, BESSETTE & C<sup>IE</sup>, 1540, rue Notre-Dame

Vol. I

{ PAR AN }  
\$2.50

MONTREAL, 19 AOUT 1886

{ UN NUMERO }  
5 CENTS

No. 20

# L'INCENDIAIRE

PAR ELIE BERTHET



Les gendarmes s'élançaient déjà pour le désarmer.

# L'INCENDIAIRE.

Par ÉLIE BERTHET.

## I

Au plus fort de l'été de 1828, par une de ces chaleurs qui, dans le midi de la France, rappellent quelquefois le ciel des tropiques, un peloton de gendarmes à cheval suivait un chemin escarpé dans les montagnes de l'Aveyron, à quelque distance de la petite ville d'Aubin.

Il était environ deux heures de l'après-midi. Les chevaux, bien qu'ils eussent les qualités de vigueur et de prestance que l'on exige pour la cavalerie d'élite, marchaient au petit pas, la tête basse, les naseaux ouverts et desséchés, le mors couvert d'écume et le corps ruisselant de sueur.

Les militaires eux-mêmes, bien que robustes et aguerris en apparence, supportaient avec peine le poids de leurs uniformes plastronnées, de leurs bottes massives. Ils gardaient un silence morne en regardant de temps en temps le chemin qui se prolongeait en serpentant vers la cime de la montagne, depuis quelque temps déjà on n'entendait que le bruit sec des pas des chevaux sur les cailloux calcinés, le cliquetis des sabres et des carabines suspendus au côté des cavaliers.

A la vérité, il n'y avait rien dans la campagne environnante qui pût donner aux voyageurs l'espérance prochaine d'un peu d'ombre et de repos. Les montagnes, dans cette partie du Rouergue, sont stériles, déchirées, sans verdure et sans arbres. Ce sol volcanisé et comme inaudit, offre seulement les teintes rouges de la lave, les couleurs sombres de la houille, ou les veines jaunâtres du soufre et de l'alun.

Des exhalaisons métalliques répandaient dans l'air des odeurs bitumineuses, auxquelles se mêlait la fumée des montagnes brûlantes de Fontagnes et de la Luegne situées à peu de distance.

Pas un ajonc, pas une bruyère n'avait trouvé là assez de terre végétale pour y enfoncer ses racines. Dans une cavité seulement, à quelques pas du chemin, deux ou trois chênes chétifs formaient comme une petite oasis au milieu de ce désert; mais on voyait à la pâleur de leur feuillage, à leur tronc rabougri, que, loin de trouver dans le sol un aliment suffisant, ils plongeaient leurs racines dans le scuffle du sol, tandis que leur feuillage se fanait tristement dans les vapeurs méphitiques de l'air ambiant.

Du reste, excepté le peloton de cavalerie dont nous avons parlé, rien ne se mouvait dans toute l'étendue; pas un oiseau ne fouettait de son aile cette atmosphère immobile, pas un lézard ne grimait contre les flancs des rochers; on eût dit cette nature morte des montagnes qui bordent le lac Asphaltite, ou les dangereux abords d'une solfatère.

Un pareil horizon n'avait rien de bien rassurant pour des gens, affamés peut-être, altérés assurément, et abimés de fatigue et de chaleur; aussi les fronts se plissaient-ils sous les chapeaux galonnés, et des imprécations étaient étouffées sous les épaisses moustaches.

Cependant, comme c'est l'ordinaire parmi les soldats, même au moment du danger, un mot plaisant pouvait suffire pour tourner en gaieté cette mauvaise humeur; et ce fut ce qui arriva lorsque l'un des cavaliers, gros personnage à figure joviale qui semblait être le loustic de la troupe, s'écria en s'essuyant le visage.

—Cré coquin! on dit que nous venons dans ce canton pour arrêter un polisson d'incendiaire qui brûle tout depuis six mois... Minute! nous n'avons qu'à faire demi-tour, on n'a pas dit dans la consigne que c'était le soleil, et nous ne serions pas de force à empoigner ce gaillard-là!

Un éclat de rire accueillit cette plaisanterie, toute dans les idées de l'état de gendarmerie; et de ce moment le silence cessa pour faire place au laisser-aller que permettait la discipline en pareille circonstance.

—Oh hé! Bourguignon, reprit un autre en s'adressant à celui qui venait de parler, pourrais-tu me dire, toi, qui as été à Moscou, quel marchand d'allumettes a allumé le fagot qui flambe là-bas?... Je paie à boire.

En même temps il désignait la colonne de fumée qui s'élevait dans le lointain, et qui provenait des mines de houille en combustion depuis plusieurs siècles.

Le loustic ne se retourna pas; habitué à faire des plaisanteries, il ne se souciait pas de se prêter à celles des autres.

Il répondit froidement et avec un peu de dédain:

—Ça, mon cher? connu! C'est une vieille ménagère qui fait sauter dans la poêle une omelette au lard que tu vas payer avec le vin et le dessert... j'accepte.

—Eh bien! je parie tout ce que l'on voudra, s'écria un troisième, à l'autre extrémité de la troupe, que nous allons battre inutilement le pays sans rencontrer de malfaiteurs. Nous nous échinons pendant une quinzaine à parcourir cette commune, à demander des passeports et à arrêter des vagabonds sans être plus avancés qu'au départ! Voilà mon opinion.

—Mais alors, grand Christophe, reprit son voisin, comment expliques-tu les incendies de la ferme de Gransac, de la forge de Resson, de la forêt de Birac et de tant d'autres endroits dont j'ai oublié le nom? Va, va, on ne manque pas de motifs pour envoyer ici toute la gendarmerie à pied et à cheval du département... Je me suis laissé dire que si l'on restait encore seulement six mois sans arrêter le coupable, pas une habitation à dix lieues à la ronde n'échapperait à l'incendie.

L'interlocuteur hocha la tête:

—Arrêtez donc le feu souterrain qui est là sous nos pieds, dit-il, car, selon mon opinion, il est le seul coupable. Ne vois-tu pas, continua-t-il en désignant plusieurs points de l'horizon où se montrait la fumée des houillères embrasées, ne vois-tu pas que toutes les flammes et tout le bataillon de l'enfer ont pris leur quartier général sous ces montagnes de malheur? Quoi d'étonnant si des maisons ou des forêts placées près de ces fournaies-là...

—Ouais! maître Christophe, tu crois ça! Et ces mèches soufrées qu'on a apportées à M. Van Baert, le maire de la commune, et qu'on a trouvées éteintes par le vent ou la pluie au pied d'une meule de foin?

—Cela ne prouve rien, répondit l'autre avec opiniâtreté: c'est mon opinion.

Comme on le voit, la conversation était engagée sur toute la ligne, et la troupe, sans s'en apercevoir, avait atteint le sommet de la montagne, où une perspective consolante vint encore augmenter sa bonne humeur.

De fertiles et riantes campagnes s'étendaient à ses pieds. Du point élevé où se trouvaient les voyageurs, ils planaient sur une belle vallée où ne manquaient ni les arbres, ni la verdure, ni les habitants.

Une petite rivière la traversait d'une extrémité à l'autre, bordée de peupliers et de saules. Des moissons encore sur pied, doraient les ondulations d'un terrain capricieux, et ressortaient vivement à côté des prairies qui longeaient le ruisseau.

À travers quelques bouquets de châtaigniers et de sapins, qui croissaient sur l'arrière-plan, de nombreuses cabanes couvertes en chaume, indiquaient les habitations d'une population entière d'ouvriers et d'agriculteurs, tandis qu'au centre de la vallée, sur le bord de la rivière, barrée en cet endroit par une écluse, s'élevaient de vastes bâtiments, dont les hautes cheminées fumantes indiquaient une usine en pleine activité.

À l'entour rayonnaient des voitures chargées de minerai et de combustibles, des forgerons, des paysans, des ouvriers, tous occupés et pleins d'ardeur.

L'air frais qui s'élevait de la vallée, n'avait plus cette pesanteur méphitique de l'atmosphère dans les gorges de la montagne: le soleil lui-même semblait réserver pour cette Tempé en miniature des rayons moins dévorants.

Bien que les gendarmes soient par état peu sensibles aux charmes d'une belle nature, cet aspect inattendu regaillardit

la troupe par l'espérance d'une prochaine halte et d'un moment de repos.

Toutefois ce ne furent, ni la rivière, qui brillait au soleil comme un miroir d'argent, ni les grands arbres chargés de feuilles, ni les verdoyantes prairies, ni même la vue des forges de Boussac, une usine modèle, la gloire du pays, qui attirèrent d'abord l'attention de ces dignes agents de la force publique ; ce fut un bâtiment assez laid, situé au pied même de la montagne, sur le bord du chemin, et qui n'était rien moins que l'auberge où ils devaient s'arrêter.

Les chevaux eux-mêmes, si mornes et si abattus un moment auparavant, semblèrent se réveiller, comme si de l'intérieur de cette bicoque, l'odeur de la mesure d'avoine qui les attendait, fût montée jusqu'à eux.

Aussi, ces intelligents quadrupèdes montraient-ils déjà une certaine velléité de quitter le pas pour le trot, quand la voix forte du vieux brigadier qui commandait la troupe se fit entendre :

—Garde à vous ! halte ! s'écria-t-il en s'arrêtant lui-même.

Cavaliers et montures, toute resta immobile avec une précision qui tenait de l'enchantement.

—Ah çà ! qu'y a-t-il donc ? demanda un des grognards, à demi-voix : voilà un singulier endroit pour faire halte, sous un soleil de feu, au moment où nous espérons être bientôt à notre aise, à l'auberge des *Forgerons* !

—Silence dans les rangs ! dit le brigadier sèchement : quatre hommes vont nous précéder à l'auberge que vous voyez là-bas. Ils se placeront de manière à empêcher les vagabonds qui pourraient s'y trouver de s'échapper à notre approche sans avoir justifié leur présence dans ce pays. Vous, Bourguignon, continua-t-il en s'adressant au loustic donc il connaissait sans doute la prudence et la finesse, vous serez chargé de cette mission avec trois autres que vous commanderez. Vous arrêterez les gens qui vous paraîtront suspects, et vous les ramènerez à l'auberge des *Forgerons*. C'est là que nous devons attendre le lieutenant Quentin, qui a pris les devants, et qui sans doute nous rejoindra dans quelques instants. Allons, partez vite, car je crains qu'on ne nous ait vus d'en bas et qu'on n'ait déjà pris l'alarme.

Bourguignon sortit des rangs, fit signe aux trois hommes qui lui avaient été désignés, et répondit de son ton jovial :

—Suffit, brigadier, on s'y conformera ; personne ne passera ou que j'y perdrai mon nom ! Allons, vous autres, au trot ! marche !

## II

Les quatre cavaliers saluèrent de la main leurs camarades et s'élançèrent rapidement dans la direction indiquée.

A'ors le gros de la troupe se remit en marche tranquillement, et les conversations recommencèrent comme auparavant.

Dites-moi, grand Christophe, demanda l'un des derniers cavaliers, jeune homme d'un blond roux, à l'air niais, pourriez-vous m'expliquer, vous qui avez la connaissance des choses, pourquoi le lieutenant Quentin, d'ordinaire si zélé pour le service, n'est pas ici à notre tête, au lieu de ce vieux dur-à-cuir de brigadier qui n'en a pas l'habitude ?

Le grand Christophe prit cet air de crânerie que le vétéran garde toujours en face du soldat plus jeune, et répondit avec mystère :

—Un autre te dirait que le lieutenant est à ce grand bâtiment que tu vois là-bas, et qui s'appelle la forge de Boussac, pour s'entendre avec le maire de la commune, M. Van Baert, je crois, un gros qui est né en Hollande, et qui a peur que les malfaiteurs en question ne mettent un beau jour le feu à sa manufacture... Mais ce n'est pas pour cela, vois-tu, que le lieutenant n'est pas avec nous : mon opinion est qu'il a une autre raison.

—Quelle raison, grand Christophe ? conte-moi donc ça.

—Et bien ! tu n'en diras rien au moins... je suis sûr, là, entre nous... que le lieutenant est amoureux de la fille du maître de

forges, de ce Van Baert... c'est chez moi, vois-tu une opinion... bien arrêtée.

—Amoureux ! le lieutenant Quentin ?

—Oui... il paraît même qu'il veut épouser la petite, joli minois, ma foi ! et riche comme une reine. Je l'ai vue un jour que j'avais été envoyé de Rhodéz pour porter des dépêches à son père : et ma foi ! le lieutenant n'a pas fait là un mauvais rêve !

—Mais le papa, le *vanne-à-l'air*, que dit-il des projets du lieutenant ? Allons, grand Christophe, ne fais pas le discret ! Tu sais que j'aime le lieutenant, et...

Christophe fit entendre un rire saccadé qui ressemblait assez à un accès de toux.

—Eh ! eh ! mon garçon, reprit-il, le père m'a l'air d'un finaud qui veut faire *aller* le pauvre lieutenant. Je me suis laissé dire qu'il lui avait promi sa fille s'il parvenait à faire arrêter les malfaiteurs qui ravagent par l'incendie cette commune... Or, comme tu sais quelle est mon opinion à cet égard, le pauvre M. Quentin aura le temps d'attendre.

—Si cependant, grand Christophe, ces malfaiteurs existent réellement, et si nous parvenons à mettre la main dessus ?

—Pourquoi me demandes-tu moi opinion, alors ? dit Christophe avec humeur.

En ce moment la troupe était arrivée à l'auberge dite des *Forgerons*, cette halte si ardemment désirée par les cavaliers et leurs montures.

C'était un cabaret de chétive apparence, où les ouvriers de l'usine et les paysans de la vallée venaient s'enivrer une ou deux fois par semaine.

Comme une pareille habitation n'avait pas une écurie bien vaste, il fallut attacher la plupart des chevaux aux arbres qui s'élevaient devant la porte et entretenaient un peu de fraîcheur autour de la maison.

Quant aux gendarmes, ils entrèrent dans l'auberge pour se reposer et se rafraîchir en attendant de nouveaux ordres.

La salle où se réunissaient d'ordinaire les paysans avoyonnais, ne contenait aucun étranger en ce moment.

—Seulement le brigadier faisait déjà subir un interrogatoire à l'hôte, qui semblait fort ennuyé de répondre à ces questions dans un moment où tant de pratiques à servir réclamaient impérieusement ses soins.

Mais enfin, demandait le gendarme d'un ton brusque, vous devez savoir ce que fait ce jeune homme, où il va, d'où il vient, quel est son nom, son état, et s'il connaît quelqu'un dans la commune ?

—Comment voulez-vous que j'aie lui demander tant de choses, moi ? répondait l'aubergiste en regardant autour de lui avec impatience, est-ce que ses affaires me regardent ? c'est un brave jeune homme plein de politesse, qui mange fort peu et me paie exactement chaque soir sa dépense de la journée. Depuis huit jours <sup>qu'il</sup> est ici, il se contente de se promener dans le voisinage, mais sans mauvais dessein, j'en mettrais la main au feu...

—Enfin, où est-il maintenant ?

Ma foi, il était là tout à l'heure, dit l'aubergiste en désignant la fenêtre qui donnait sur la montagne. Il est sorti sans doute.

—Ah ! il est sorti quand il nous a vus, dit le brigadier ; cela me paraît suspect, il faut que nous le retrouvions, et tout de suite. Holà ! Durand, Favard, préparez-vous à monter à cheval !

—Eh ! pardieu ! il n'est pas nécessaire d'aller le chercher si loin, dit l'hôte en perdant patience, le voici.

Et il montra au brigadier un des deux prisonniers que le gendarme Bourguignon introduisait en ce moment dans la salle.

Le premier était une espèce de paysan d'une cinquantaine d'années, dont les vêtements déguenillés attestaient la misère. Il avait les pieds nus ; son pantalon et son habit, d'étoffe grossière, étaient rapiécés en mille endroits de morceaux de diverses couleurs, et son chapeau, en forme de bateau, comme celui de

la plupart des paysans avoyronnais, était déchiré en plusieurs endroits.

Malgré cet équipage misérable, le prisonnier ne semblait ni humilié ni effrayé de son arrestation. C'était un grand gaillard robuste, bien découpé, à la figure bronzée par le hâle, et dont le regard, un peu égaré, ne manquait ni de dignité ni de courage. Il se drapait dans ses haillons sans baisser les yeux, et supportait sans embarras les minutieux examens dont il était l'objet. Seulement sa main droite s'était portée à la poche de sa veste, où elle semblait caresser un de ces couteaux à lame longue et effilée que les habitants du Rouergue portent toujours avec eux et qu'ils appellent *capuchadous*. Ce malheureux inspirait à la fois la crainte et la pitié.

L'autre prisonnier, celui que l'aubergiste avait désigné comme l'étranger établi depuis quelques jours dans son auberge, présentait un contraste frappant avec son compagnon d'infortune.

C'était un jeune homme de vingt quatre ans environ, bien mis, aux manières distinguées, et qui, évidemment, appartenait à une classe un peu élevée de la société. Quoique son costume fût très-simple, on n'y reconnaissait pas moins l'élégance et le bon goût d'un habitant d'une grande ville ; ses traits étaient blancs et délicats, ses yeux doux et mélancoliques. Il fallait des ordres aussi sévères que ceux donnés aux gendarmes pour motiver l'arrestation d'un homme qui ne semblait être autre chose qu'un paisible voyageur.

Aussi semblait-il surpris et humilié de la violence qu'on lui faisait subir, et la rougeur de l'indignation colorait ses traits, sans que pourtant aucune plainte s'échappât de sa bouche.

Le gendarme Bourguignon présenta les prisonniers à son chef, en disant d'un air de satisfaction orgueilleuse :

—Voilà, brigadier, deux gaillards qui m'ont paru suspects et qui, si je ne me trompe, seront de bonne prise. Tous les deux venaient de l'auberge et gagnaient les champs lorsque je suis parvenu à mettre la main dessus. Interrogez-les ; leurs réponses ne m'ont pas paru très-naturelles, surtout, ajouta-t-il en désignant le paysan déguenillé, celles de ce vieux drôle là.

En achevant ces mots, il s'empara sans façon d'un verre et le portait à ses lèvres, quand le gendarme Christophe, qui de tout temps avait eu une pointe de jalousie contre Bourguignon, s'approcha de son camarade et lui dit d'un ton gouaillard en désignant le paysan :

—Pardieu, tu as fait là une fameuse trouvaille ? Arrêter ce pauvre père Sylvain, l'homme le plus connu du département, un ancien fermier à qui des malheurs ont tourné la tête et à qui jamais un habitant de ce pays n'a refusé un gîte ou une place à sa table !... Je te félicite, ma foi, tu connais ton monde !

—Serait-il vrai ! murmura Bourguignon en se mordant les lèvres.

—Eh ! te voilà, mon pauvre Sylvain, dit l'hôte en s'approchant à son tour du vieux prisonnier ; ah çà ! que diable as-tu donc à démêler avec la justice ? Messieurs, ajouta-t-il à voix basse en se tournant vers les gendarmes, cet homme est un pauvre fou, très-inoffensif, dont vous répondra M. le maire lui-même.

—Que signifie ceci ? demanda le brigadier sévèrement.

—Que voulez-vous que je vous dise ! répondit le gendarme avec humeur, j'ai vu un homme en guenilles, effaré, qui s'enfuyait devant nous, j'ai cru...

—Réellement, dit l'aubergiste, Sylvain n'aime guère les gendarmes, depuis le jour où ils sont venus arrêter son fils, qui était conscrit réfractaire, pour le conduire au régiment où il est mort... Sylvain, vous le voyez, tout fou qu'il est, a bien une certaine raison dans sa haine, car il adorait son fils.

—N'importe, reprit Bourguignon, blessé dans son amour-propre en présence de tous ses camarades, qu'on fasse bien attention à ce que je dis. Cet homme n'est pas étranger aux incendies qui désolent le pays, et si on voulait le presser de questions...

—Cela peut être, répliqua Christophe, désireux de pousser jusqu'au bout la mystification de son rival ; demandez-lui, Bourguignon, qui il accuse de tous ces crimes.

Bourguignon regarda d'un air de défiance celui qui venait de parler ; cependant il donna dans le piège et demanda au paysan :

—N'est-ce pas, vieux, que tu sais quel est l'auteur de l'incendie de la ferme de Grunsac ?

—Je le sais, répondit le vagabond en levant les yeux au ciel avec une sorte d'exaltation mystique.

—Et qui donc ?

—C'est saint Michel archevêque, qui vient châtier les crimes des méchants en brûlant leurs maisons et leurs moissons.

### III

Un éclat de rire général accueillit ces paroles, Sylvain demeura calme et dédaigneux, mais le questionneur pâlit de colère et se retourna brusquement pour échapper aux quolibets.

—C'est assez, dit le brigadier ; renvoyez ce malheureux, et que désormais on le laisse tranquille. Quant à vous, monsieur, continua-t-il en se retournant vers le jeune inconnu, qui manifestait une sorte de pitié pour son pauvre compagnon d'infortune, pourrez-vous m'expliquer votre présence ici en des circonstances aussi fâcheuses ? Quel est votre nom ?

—Monsieur, répliqua le jeune homme d'une voix ferme, avant toute chose, la manière brutale dont je viens d'être arrêté...

—Votre nom ?

—Soit ! dit l'inconnu, paraissant prendre son parti contre cet abus de la force, je m'appelle Léon.

—Léon, ce n'est qu'un prénom.

—C'est un nom, répondit le jeune homme avec un peu de confusion, pour ceux qui n'en ont pas d'autre.

—Je comprends ! Et quel est votre état ? d'où êtes-vous ?

—En deux mots, monsieur : J'habite Paris, où j'ai toujours vécu d'une rente viagère constituée en mon nom le jour de ma naissance. Depuis peu de temps il m'a pris fantaisie de voyager, et je me suis arrêté ici, parce que le pays m'a paru curieux et intéressant à étudier, voilà toute mon histoire.

—Très-bien. Mais vous avez du moins un passeport ?

—Le voilà, monsieur.

Le brigadier examina avec attention le papier qu'on lui présentait, et bientôt il le rendit en disant :

—Tout est parfaitement en règle, monsieur. vous être libre d'aller où bon vous semblera, et excusez-nous du petit désagrément que nous vous avons causé.—Ah çà ! Bourguignon, continua-t-il d'un ton sec, c'est donc ainsi que vous faites votre service ? Arrêter un bourgeois voyageur qui a satisfait à la loi !...

—Aussi pourquoi diable avait-il l'air d'avoir peur de nous ! répondit le loustic, de plus en plus irrité de sa mésaventure.

—Apparemment parce que je n'aime pas la société ! dit le jeune homme avec un sourire mélancolique.

—Ou bien, peut-être, reprit Bourguignon, qui sentait le besoin de se relever aux yeux de ses camarades par quelque plaisanterie, parce qu'on ne se soucie pas de faire savoir à tout le monde qu'on s'appelle Léon tout court, et que le papa et la maman ont oublié de signer la feuille de route le jour de la naissance.

Léon, puisque nous savons le nom du jeune homme, devint rouge, comme si le mauvais plaisant avait véritablement deviné le motif de sa fuite précipitée.

Cependant il ne dit rien, et se retourna pour cacher son trouble.

Alors son regard tomba sur le vagabond, qui, de son côté, semblait l'observer avec une véritable sympathie. Sans se rendre compte de l'intérêt que lui portait ce malheureux, Léon le remercia par un demi-sourire, et Sylvain, encouragé sans doute par cette marque d'intérêt, lui dit d'un ton sombre et mystérieux :

—Laissez-les rire, jeune homme ; saint Michel archevêque nous vengera... je vous le promets !

Léon ne songea pas même à chercher un sens dans les paro-

les menaçantes de l'insensé. Il haussa les épaules, tira de sa poche une pièce d'argent et la mit furtivement dans la main du mendiant, en lui disant à voix basse :

—Tenez, moi, brave homme, voilà pour vous rappeler que nous avons été un moment compagnons d'infortune.

Sylvain regarda avec une joie naïve l'aumône qui venait de lui être faite, et porta vivement, deux ou trois fois de suite, la main à son chapeau, en guise de remerciement.

Les assistants se divertissaient des contorsions et des transports risibles du malheureux ; et Léon regrettait que sa bonne action eût ce résultat, quand les rires et les quolibots cessèrent tout à coup.

—Le lieutenant Quentin ! annonça un de ceux qui étaient restés devant la porte pour soigner les chevaux.

Au même instant le lieutenant entra dans la salle ; c'était un jeune homme de bonne mine, aux manières froides mais polies.

A la vue de leur chef, tous portèrent respectueusement la main au chapeau.

Le brigadier s'approcha de lui et fit un rapport sur ce qui venait de se passer, en désignant Léon et Sylvain.

A cet endroit du récit, le lieutenant fronça le sourcil ; cependant il écouta attentivement le reste du rapport, suivant l'étiquette militaire ; puis se tournant avec politesse vers Léon :

—Pardonnez, monsieur, lui dit-il, l'inconcevable méprise de mes hommes. Je regrette de ne pas m'être trouvé là pour vous épargner la scène fâcheuse qui vient d'avoir lieu, et dont la famille Van Baert, que je quitte à l'instant, ne me saura pas bon gré, j'en suis sûr.

—La famille Van Baert ! répéta Léon au comble de l'étonnement. Mais elle ne me connaît pas ; à moins...

Il s'arrêta tout à coup, comme s'il eût revenu sur ses lèvres un secret prêt à lui échapper.

Le lieutenant l'écoutait en silence, attendant la fin de la phrase commencée ; comme Léon se taisait, il reprit en souriant :

—Je ne sais, monsieur, comment une famille que vous ne connaissez pas et qui, de son côté, ignore même votre nom, s'intéresse ainsi à vous... Cependant tout à l'heure à la forge de Boussac, M. Van Baert m'a chargé de prévenir un jeune homme qui habitait depuis plusieurs jours l'auberge des *Forgerons*, qu'il se ferait un plaisir de le recevoir à Boussac s'il prenait la peine d'y venir, et, d'après les renseignements qu'il m'a donnés, ce jeune homme ne peut être que vous.

—Ceci est inexplicable ! murmura Léon tout pensif.

Il ajouta après une seconde de réflexion :

—Je vous remercie, monsieur, d'avoir bien voulu vous charger de cette commission dont vous vous acquittez avec tant d'obligeance et de politesse. Quant à l'invitation de M. Van Baert, je l'accepte et je pars à l'instant... à l'instant même.

Le lieutenant s'inclina, et, s'adressant aux gendarmes, il dit d'une voix sévère :

—A la fin de cette campagne, Bourguignon aura deux jours d'arrêts, pour lui apprendre à faire des méprises. Quatre hommes resteront ici en observation ; les autres vont me suivre... A cheval !

Tout le monde se leva pour obéir aux ordres du chef. Quand Bourguignon passa à côté de Léon, qui se préparait à sortir, il dit à demi-voix, comme s'il parlait à un de ses camarades :

—Qui paie ses dettes s'enrichit ! Je revaudrai à quelqu'un les deux jours d'arrêts dont vient de me gratifier le lieutenant.

Sans s'inquiéter de cette menace, oubliant tous ceux qu'il laissait dans l'auberge, amis et ennemis, Léon s'élança vers la campagne, impatient d'avoir l'explication d'une énigme qui était pour lui du plus haut intérêt.

## IV

Bien que, du haut des montagnes voisines, l'auberge semblât toucher les forges de Boussac, il y avait une bonne demi-heure

de marche entre l'hôtellerie où les gendarmes avaient fait halte et la magnifique usine de M. Van Baert.

Le chemin, continuellement sillonné par de lourds charriots chargés de houille et de minerai, était en assez mauvais état, défoncé en quelques endroits, et il fallait quelques précautions pour éviter les ornières, les obstacles de diverse nature qui se présentaient à chaque pas. D'un autre côté, le soleil était encore assez élevé sur l'horizon, et les châtaigniers qui bordaient la route ne la garantissaient pas de son ardeur.

Aussi, malgré son impatience, Léon n'avancait-il pas très-vite, d'ailleurs, la réflexion venait calmer peu à peu l'effervescence d'un premier mouvement.

Léon, on l'a deviné sans doute, avait un autre motif que la curiosité pour séjourner dans ce pays, et ce motif, nous pouvons l'avouer sans compromettre l'intérêt de ce récit, c'était de pénétrer dans l'intérieur des forges de Boussac et de se rapprocher de quelques uns de ses habitants.

Depuis le jour de son arrivée, il n'avait cessé de rôder autour de l'usine, examinant de loin ceux qui entraient et sortaient, se laissant aller au découragement ou à la joie, selon qu'il avait entrevu ou non celui ou celle qu'il venait chercher.

Plusieurs fois il avait tenté de se glisser dans les ateliers comme un simple visiteur poussé par le désir fort naturel de voir le plus bel établissement industriel du pays ; on lui en avait constamment refusé l'entrée.

M. Van Baert, soit qu'il craignît d'introduire ainsi chez lui, sans le savoir, quelqu'un de ces terribles incendiaires dont le pays, disait-on, était infesté, soit qu'il fût jaloux de ses secrets et de ses procédés de fabrication, avait donné les ordres les plus positifs pour qu'aucun étranger ne fût admis dans la forge sans un ordre signé de lui.

Aussi vainement Léon s'adressa-t-il à plusieurs ouvriers pour obtenir une introduction furtive : le maître était trop vigilant pour qu'il fût facile de le tromper ; et Léon, qui avait des raisons particulières pour ne pas s'adresser directement à lui, dut renoncer à son projet.

Qu'on juge donc de sa surprise quand il reçut, par l'entremise du lieutenant Quentin, cette invitation du maître de Boussac, invitation qu'il n'avait rien fait pour obtenir.

Il se perdit en conjectures, auxquelles les motifs secrets de sa présence à Boussac ajoutaient encore plus d'incertitude. Cependant, au milieu de toutes ces irrésolutions, de tous ces doutes, de toutes ces terreurs peut-être qui agitaient son âme, un sentiment dominait les autres : le sentiment de la joie.

Il allait enfin atteindre un bonheur longtemps désiré, et, tout en marchant, il murmurait parfois comme pour s'assurer qu'il n'était pas le jouet d'un rêve :

—Je vais les voir ! je vais les voir !

Il avait déjà fait une partie de la route, heureux du silence et de la solitude qui régnaient autour de lui, quand un bruit subit lui fit retourner la tête.

A travers un nuage de poussière il aperçut la troupe de gendarmes qui, après avoir suivi un moment le même chemin que lui, s'enfonçait à gauche dans la direction d'un village qu'elle devait visiter.

Peut-être le souvenir de son humiliante aventure avec ces agents de la force publique interrompit-il désagréablement ses méditations, car il fit un mouvement pour les éviter. Mais comme il cherchait un refuge sous les arbres de l'avenue, il entendit tout à coup, à quelques pas derrière lui, un éclat de rire rauque et saccadé, il se retourna vivement encore une fois, et aperçut Sylvain qui l'avait suivi jusque-là à son insu.

Le pauvre insensé, sans remarquer sa surprise, lui dit mystérieusement :

—Vous avez eu peur, n'est-ce pas ? ne craignez rien ; je veille sur vous, et l'archange Michel vous défendra contre eux... Oh ! je vous ai deviné, je sais qui vous êtes, allez !

—Comment ! vous savez...

Le vagabond appuya légèrement son doigt sur l'épaule de Léon.

—Vous êtes un couscrit réfractaire ; je l'ai deviné. Je suis prophète, moi...

Un nouvel éclat de rire, niuis et hébété, accompagna ces paroles

—Prophète, ce n'est pas sûr, répondit Léon en souriant.

—Ne dites pas non, reprit le fou avec un accent d'autorité, l'archange Michel ne peut se tromper. Vous avez raison, jenne homme de ne pas vouloir être soldat ; vilain état, allez ! Moi qui vous parle, j'avais un fils, grand garçon de six pieds et robuste. Dieu ! quels bons coups de main il donnait à l'ouvrage ! Oh ! il y a longtemps, bien longtemps de ça... A vingt ans il était *bouriaire* à la ferme de Grandsac, belle condition, ma foi !... Si jeune, il faisait l'admiration de tout le pays ! pauvre Laurent... Eh bien, il tomba au sort. Il me dit : "Père, je ne veux pas partir, je resterai avec toi." Et il se cacha dans le Tindoul. Mais un jour les gendarmes vinrent, et l'emmenèrent. Depuis ce temps, il n'est pas revenu ; il est mort dans une *autre France* en combattant les ennemis !... Pauvre Laurent, va !

En rappelant ces souvenirs, si cruels encore pour lui, Sylvain ne pleurait pas, car sans doute, il n'y avait plus de larmes dans ses yeux hagards et desséchés, mais sa voix avait une inflexion déchirante qui allait à l'âme, on regrettait, en l'écoutant, que la funeste maladie qui lui avait ôté la raison ne lui eût pas ôté aussi la mémoire.

Cependant Léon était trop préoccupé du but de son voyage pour s'arrêter longtemps aux récits d'un insensé. Aussi chercha-t-il à rompre l'entretien, en disant à Sylvain d'un ton de bienveillance :

—Oui, oui, mon brave homme, je sais que vous avez été bien malheureux ; mais vous me conterez cela une autre fois. Je suis pressé, on m'attend aux forges de Boussac. Nous nous reverrons. Allons... adieu, adieu.

Et après avoir salué de la main le vieux mendiant, il s'éloignait rapidement. Mais Sylvain, qui avait conçu pour lui une affection toute particulière, n'était pas homme à lâcher prise. En quelques enjambées il eut atteint Léon, et reprit avec son rire saccadé :

—Ah ! vous allez aux forges de Boussac ? eh bien, nous ferons route ensemble. Que m'importe d'aller ici ou là, moi qui suis l'archange envoyé de Dieu ! D'ailleurs, la dame et la demoiselle de Boussac sont bonnes pour moi ; quand je viens à la forge, elles me donnent du pain de froment ; en hiver, elles me permettent d'aller me chauffer au fourneau où les ouvriers travaillent ! Oui, oui, j'irai à Boussac avec vous. L'archange Michel doit vous protéger.

Léon eût préféré sans contredit continuer seul sa route ; mais comment s'opposer à l'innocente familiarité du pauvre insensé, qui d'ailleurs ne paraissait pas plus disposé à céder aux ordres qu'aux prières ? Ils marchèrent donc côte à côte et en silence ; au bout de quelques minutes, Léon avait oublié Sylvain.

Ce n'était pas le compte du vieux vagabond, essentiellement causeur avec ceux qu'il honorait de son affection.

—Dites donc, monsieur, reprit-il, comme frappé tout à coup d'un souvenir agréable, vous m'avez donné un bel écu pour payer du vin de Marcillac, savez-vous ?

—Je vous en donnerai un autre si vous voulez retourner à l'auberge et boire du vin de Marcillac à ma santé.

—A l'auberge ! répéta Sylvain en contournant ses yeux de manière à n'en montrer que le blanc, ce qui était chez lui le signe de quelque sentiment violent, ne retournez pas à l'auberge ce soir, je vous le conseille.

Et pourquoi cela, je vous prie ?

—Pourquoi ? l'archange Michel passera par là ce soir, et les gendarmes y seront grillés comme des damnés en enfer.

Léon haussa les épaules et ne daigna même pas chercher un sens dans les paroles du mendiant. Cependant il répondit avec indifférence pour flatter la manie prophétique de son compagnon :

—Je serais fâché que l'archange Michel eût de mauvais

cesses sur cette auberge ; elle contient mes effets, et s'il arrivait malheur à la maison, je perdrais ce que j'ai de plus précieux au monde.

Sylvain le regarda fixement.

—Oui, vous avez raison, reprit-il ; je n'y avais pas songé ! Mais ne craignez rien. Le saint archange a pour vous de l'amitié.

Et comme Léon, malgré sa pitié pour l'infortune de son compagnon, détournait la tête d'un air d'ennui.

—Vous n'avez jamais vu l'archange Michel, n'est-ce pas ? poursuivit Sylvain, venez me trouver quelque nuit dans le Tindoul ou dans la grotte des Trois-Chênes, je vous le montrerai. Vous serez bien reçu, je vous le promets. Une nuit ma maison brûla, avec la moisson et le foin de l'année ; je fus ruiné. Le lendemain, comme j'étais à pleurer à côté des débris de ma maison, l'archange Michel m'apparut tout à coup et me dit : "C'est moi qui ai mis le feu à la ferme ; quand j'en aurai brûlé sept dans la commune, je m'arrêterai. Tu es mon favori ; c'est bien." Depuis ce temps, il a tenu parole ; il y a déjà six fermes de brûlées ; il n'en manque plus qu'une pour faire le compte. Tenez, voici l'heure où l'archange Michel va se lever ; quand le soleil sera couché là-bas derrière ces grands nuages, l'archange sortira de là ; il a un habit rouge, des ailes d'or, et il tient à sa main une grande lance. Je l'ai vu si souvent à la procession de Rhodéz ! Dès que la nuit approche, il prend son vol ; il s'arrête là-bas au sommet de la Buegne, plonge sa lance dans le feu de la montagne et en retire un morceau de charbon embrasé. Alors il recommence à voler bien haut, bien haut, et, quand il passe sur la maison marquée pour périr, il laisse tomber son charbon enflammé ; alors la maison brûle toute la nuit.

Malgré l'extravagance de ces rêveries, Léon n'eût pas osé en rire, quand même il n'eût pas été préoccupé par d'autres pensées, tant les paroles, les gestes et jusqu'au son de voix du vieux mendiant avaient une expression sinistre en ce moment.

Il le regarda avec une véritable terreur et il allait peut-être le presser de questions pour distinguer ce qu'il y avait d'imaginaire et de réel dans ces étranges révélations, lorsque la vue de l'usine, qui apparut tout à coup à un coude du chemin, absorba son attention.

Les forges de Boussac étaient un vaste établissement renommé avec raison dans tout le pays. Il se composait de plusieurs corps de logis, séparés les uns des autres par des cours et surmontés de cheminées gigantesques qui lançaient en tout temps à l'air phère des jets d'une fumée noire et épaisse. La rivière, comme nous l'avons dit, longeait un des flancs de l'usine et mettait en mouvement la roue monstrueuse qui communiquait aux machines intérieures une bruyante activité. A mesure que l'on approchait, on était assourdi par le grincement des rouages, le sifflement du feu dans les fourneaux, le roulement des eaux dans les conduits souterrains, les coups répétés des marteaux sur les enclumes, le cliquetis des barres de fer que remuaient les travailleurs. C'était le mouvement, l'action, le bruit d'une ville ouvrière au milieu d'une campagne.

L'entrée principale faisait face à l'avenue que suivaient les voyageurs. Les deux battants de cette porte étaient ouverts pour le passage continuel des charriots, et on pouvait déjà plonger un œil curieux dans la première cour entourée de bâtiments.

Deux ailes égales semblaient destinées à servir de magasins. A gauche, en entrant, une jolie maison blanche, parfaitement distincte des autres constructions, quoiqu'elle y communiquât par une petite galerie, était l'habitation du propriétaire-directeur de l'usine.

Sous le bâtiment qui faisait face à l'entrée, s'ouvrait une voûte grillée conduisant aux ateliers ; mais comme cette voûte ne se trouvait pas devant la porte même, il était impossible d'apercevoir du dehors l'intérieur de l'usine. Pour comble de précautions, le défiant propriétaire avait fait placer au-dessus

de la grille une planché en forme d'enseigne, sur laquelle on lisait en gros caractères : ON N'ENTRE PAS ICI SANS PERMISSION.

## V

En approchant de la forge, Léon semblait en proie à une douloureuse émotion ; son pas se ralentit, on eût dit qu'il hésitait à pénétrer dans cette enceinte où un intérêt puissant l'appelait sans doute. Quand il ne fut plus qu'à quelques pas de la porte, il fut obligé de s'arrêter ; il s'appuya contre une borne, comme si les forces et le courage lui eussent manqué à la fois.

Sylvain, au contraire, entra fièrement le premier dans la cour d'honneur, sûr en apparence de ne pas être mal accueilli.

Cependant, il avait trop présumé de son crédit sans doute ; à peine eut-il fait quelques pas, que d'effroyables aboiements partirent d'une petite cabane placée à côté de la porte, et un énorme boule-dogue s'élança avec un cliquetis de chaîne.

Une voix fraîche et pure domina les hurlements du chien :

—Paix ! là ! silence donc, Fox ! disait-on ; est-ce que tu ne reconnais pas Sylvain, un ancien ami ?

Déjà sans doute l'honnête animal s'était aperçu de son erreur, car avant même que l'on eût cessé de parler, ses aboiements et ses grincements de dents s'étaient changés en caresses pour le vieux vagabond, qui semblait heureux d'une pareille affection.

—Vous voilà donc dans nos quartiers, mon pauvre Sylvain ? Que devenez-vous ? L'archange Michel vous protège-il toujours ? Catherine ! Catherine ! Voyez si vous n'avez pas quelque chose à manger pour Sylvain.

Le son de cette voix parut rendre à Léon toute son énergie, et, faisant un effort sur lui-même, il entra brusquement dans la cour.

La première personne qu'il aperçut était le vieux mendiant ; accroupi devant la loge du boule-dogue, il ne songeait qu'à renouveler connaissance avec le portier du logis, qui de son côté, faisait de son mieux les honneurs de la maison à son compagnon déguenillé.

A l'autre extrémité de la cour, sur un perron de pierre dont chaque marche était ornée d'un vase en fonte, garni d'arbustes odoriférants, se tenait debout une jeune demoiselle d'environ dix-huit ans.

C'était une jolie blonde, à taille de guêpe, vive, alerte, élancée. Elle était vêtue d'une robe blanche d'une coupe gracieuse ; sa tête était nue et ornée seulement de boucles onduoyantes qui tombaient sur ses épaules.

La broderie qu'elle tenait encore à la main trahissait son occupation au moment où l'arrivée de Sylvain avait attiré son attention.

Elle prenait plaisir à voir le boule-dogue et l'insensé se prodiguer les preuves d'une affection mutuelle, et riait comme un enfant aux démonstrations grotesques des deux amis.

Quand le visiteur parut, elle fit un geste de surprise, et allait rentrer toute effarouchée dans la maison si le boule-dogue, à la vue de Léon, n'eût recommencé ses aboiements, et, s'échappant des bras de Sylvain, n'eût fait un bond furieux pour s'élançer sur lui.

La jeune fille poussa un cri d'effroi ; mais Léon ne s'était pas trouvé à portée du redoutable gardien, et celui-ci, retenu par sa chaîne, dût forcément obéir au vieux vagabond, qui cherchait à le calmer en le menaçant de la colère de l'archange Michel.

Au milieu de ce vacarme, Léon ne semblait rien voir, rien entendre.

Quand l'animal essaya de s'élançer sur lui, il ne fit pas le moindre mouvement de frayeur, et ses regards demeurèrent fixés sur la demoiselle.

Celle-ci, malgré sa timidité, ne pouvait plus, sans impolitesse, se retirer avant d'avoir répondu aux questions qu'on allait lui adresser, sans doute, et elle dit à Fox pour cacher son embarras :

—Silence donc, Fox ! Oh ! le méchant animal ! Faites-le donc taire, Sylvain, puisqu'il ne veut écouter que vous ! J'ai toujours dit à mon père que ce chien causerait quelque malheur !

Léon, arrivé près d'elle, la salua avec respect ; mais au moment de lui adresser la parole, la voix manqua dans sa gorge ; il demeura immobile, en proie à un sentiment qu'il ne pouvait exprimer.

La demoiselle rougit, baissa les yeux et demanda avec embarras :

—Puis-je savoir, monsieur ce que vous désirez ? Si c'est mon père, M. Van Baert, que vous voulez voir, je vais le prévenir à l'instant ; il est dans les ateliers.

Léon s'aperçut enfin de l'étrangeté inexplicable de ses manières, et dit en balbutiant :

—Votre père ? oui, mademoiselle, c'est à M. Van Baert que je désire parler, et une invitation de M. Quentin...

—Oh ! oui, oui, je sais, répliqua la jeune fille en rougissant davantage.

Puis elle ajouta :—Si monsieur veut se donner la peine d'entrer dans le bureau, mon père va le rejoindre à l'instant.

Elle précéda le visiteur pour lui montrer le chemin. En se retournant afin de s'assurer s'il la suivait, elle remarqua qu'il essayait furtivement une larme.

Elle introduisit Léon dans une salle du rez-de-chaussée, servant à la fois de bureau et de comptoir à M. Van Baert.

Cette pièce était séparée en deux par un treillage en fil de laiton. La première partie, destinée à recevoir les étrangers, avait pour tous meubles, quelques chaises et une grande table en bois blanc.

De l'autre côté de la barrière, une innombrable rangée de registres à fermoir de cuivre, des étagères chargées de cartons étiquetés, et enfin une armoire de fer solidement scellée dans la muraille, indiquaient la partie réservée au maître et à ses principaux commis.

Il ne se trouvait en ce moment dans le bureau qu'une dame d'environ quarante-cinq ans, assise près d'une fenêtre donnant sur la cour, d'où elle avait pu voir la scène précédente.

Elle travaillait devant une table à ouvrage, et une place vide à côté d'elle semblait être celle que la jeune fille venait de quitter un moment auparavant.

A la vue de Léon, elle se leva avec politesse et lui offrit un siège.

Mais Léon, comme étourdi de tout ce qui lui arrivait, ne parut pas s'être aperçu de cette invitation silencieuse.

Il fixait sur la maîtresse de la maison ce regard contemplatif, plein de mélancolie et d'admiration, qu'il avait déjà attaché sur la demoiselle.

Celle-ci se chargea de le rappeler à lui-même.

—Veuillez vous asseoir, monsieur, lui dit-elle ; je vais prévenir papa, et dans quelques instants il sera ici.

Pendant que Léon déférait gauchement à cette invitation, elle s'approcha de la dame et lui dit tout bas :

—Maman, c'est ce monsieur, tu sais ! Oh ! je suis bien curieuse d'apprendre... Je reviens à l'instant !

Madame Van Baert mit un doigt sur sa bouche pour réprimer le babillage indiscret de sa fille, qui sortit aussitôt afin d'aller prévenir son père.

Alors Léon put observer avec plus d'attention la maîtresse du logis.

C'était une femme de petite taille, aux yeux et aux cheveux noirs, dont les traits avaient encore cette beauté grave, caractère de la maturité.

—Vous avez dû être bien surpris, monsieur, de recevoir de la part d'une personne que vous ne connaissez pas une invitation... inconvenante peut-être ; mais votre timidité envers mon mari a été si excessive qu'il a bien fallu vous venir en aide. Nous savions votre désir ardent de pénétrer dans cette maison.

—Oh! oui, oui, madame, interrompit Léon avec chaleur, et tous mes vœux sont comblés en ce moment,

Madame Van Baert sourit avec bienveillance.

—Cot enthousiasme plaira à M. Van Baert, j'en suis sûre, reprit-elle; et en vérité, monsieur, il vous faut une bien grande force de volonté, un désir bien profond de vous instruire, pour avoir surmonté les obstacles qui rendent notre maison inhabitable. Depuis plusieurs jours, mon mari, ma fille et moi-même, nous vous voyons vous promener dans le voisinage, cherchant à porter un regard curieux dans l'enceinte interdite. Vos tentatives auprès de plusieurs de nos ouvriers ont achevé de donner des soupçons sur votre qualité. Enfin mon mari, bien convaincu que vous êtes un jeune manufacturier, désireux d'étudier les procédés de fabrication qui font de cette usine un modèle du genre, et que vous n'osiez vous adresser à lui de peur d'essuyer un refus, a pris le parti de vous faire savoir par un ami obligeant qu'il vous recevrait avec plaisir et qu'il vous donnerait tous les éclaircissements possibles... Je pense, monsieur, que cette nouvelle ne vous sera pas désagréable, et je serais heureuse d'apprendre que mon mari ne s'est pas trompé.

En parlant ainsi, elle chercha sur les traits de Léon cette vive expression de joie qu'elle s'attendait à y trouver.

A son grand étonnement, Léon sembla n'avoir pas apprécié dignement cette concession, qui, dans les idées de la femme de l'industriel, devait être considérée comme une rare faveur.

Léon répondit d'un ton mélancolique après une minute de silence :

—Êtes-vous bien sûre, madame, que le désir de visiter une usine m'aît seul attiré dans ce pays et m'y retienne depuis une semaine? Ne se pourrait-il pas qu'un intérêt cher et sacré, sur lequel il ne m'est pas permis de m'expliquer...

Il s'arrêta comme s'il eût craint d'en trop dire. Madame Van Baert fixa sur lui son œil noir et sévère.

—Quoi! monsieur, demanda-t-elle, vous n'êtes pas ce que nous avons pensé? Mais alors quel est cet intérêt si cher dont vous parlez? Si je ne me trompe, tout le monde ici vous est inconnu.

Léon fit un geste de désespoir.

—Dites plutôt, madame, que personne ne m'y connaît, pas même. Mais, de grâce, ne m'interrogez pas! Si vous saviez comme je souffre!... Voyez mes larmes, mon trouble... oh!... pitié, madame, pitié!

En parlant ainsi, Léon se laissa tomber sur son siège et détourna la tête pour cacher ses pleurs.

Madame Van Baert demeura stupéfaite. Cependant elle fut frappée d'une réflexion qui devait venir à la pensée d'une mère :

—Monsieur, je crois deviner la vérité, murmura-t-elle en se penchant vers lui; il y a ici une jeune fille, et c'est elle que vous cherchiez à voir quand vous restiez des journées entières près de la porte principale de la forge; c'est d'elle que vous vouliez approcher quand vous offriez de l'argent à nos ouvriers pour vous introduire dans la maison... En cas pareil, monsieur, je serais en droit de me montrer blessée de votre conduite; et pour vous en punir, je vous dirais brutalement qu'Anna est promise à un autre...

—Et puisse ce mariage faire le bonheur de mademoiselle Anna! répondit Léon en souriant légèrement, cependant, madame, vous avez découvert une partie de mon secret. Quand je passais des journées entières, caché près de cette maison, c'était bien mademoiselle Anna que je voulais voir... mais c'était vous aussi.

—Moi, monsieur, je ne puis m'expliquer...

—Madame Van Baert, dit Léon, si bas qu'on pouvait l'entendre, se souvient-elle encore de Cécile Lambert?

—Mon nom de demoiselle! s'écria la dame en pâlisant, qui vous a appris ce nom, monsieur?

—Une personne que vous n'avez pas oublié sans doute, bien qu'elle soit morte depuis quelques mois, M. Duvernay...

Ce nom parut porter au comble l'agitation de madame

Van Baert. Elle recula de quelques pas, toute pâle et tremblante.

—Qui êtes-vous? murmura-t-elle; qui vous a révélé ce mystère de la plus cruelle époque de ma vie? d'où venez-vous, vous qui réveillez d'affreux souvenirs éteints depuis si longtemps dans mon cœur?... Oh! ces traits, ces regards, cette émotion à ma vue! Mais il est mort, lui! il est mort presque en naissant, on ne m'a pas trompée... Je suis folle, mon Dieu!

En ce moment, Anna se précipita étourdiment dans le bureau en s'écriant avec vivacité :

—Le voilà enfin! il était en conférence avec le contre maître, mais quand il a su que c'était monsieur...

Elle s'arrêta tout à coup, promenant son regard de Léon à sa mère, qui l'un et l'autre s'efforçaient de faire disparaître les traces de leur émotion. Comme elle restait interdite à la même place, son père entra.

## VI

M. Van Baert pouvait avoir quelques années de plus que sa femme, et cependant son teint paraissait frais et rose comme celui d'une jeune fille. C'était une de ces natures chez lesquelles l'imagination n'a jamais pu faire broncher la raison, et qui pesent toutes les choses de la vie à la balance du sens commun. L'expression d'un bonheur tranquille, la paix de l'âme, la satisfaction des autres et de soi-même, étaient peintes sur son visage.

Quoique M. Van Baert fût originaire de la Hollande, il avait passé la plus grande partie de sa vie en France; et son caractère national, sans s'effacer, avait pris par le contact un peu de vivacité, de la gaîté française. Cette fusion produisait un homme prosaïque, il est vrai, mais avenant, loyal, juste dans ses paroles et ses actions, sans prétentions et sans orgueil.

Surpris au milieu de ses travaux, il était tout simplement en blouse de toile grise et en casquette.

Son accueil au visiteur fut amical et sans façon.

—Ah! c'est vous, enfin, jeune homme? dit-il gaiement en invitant Léon, qui s'était levé, à se rasseoir. Sur ma parole! vous avez mis de l'obstination à pénétrer chez moi sans ma permission! Il m'a fallu vous envoyer, de mon propre mouvement, une autorisation que vous ne daigniez pas solliciter vous-même! Que diable! j'avais ma dignité aussi, et si j'étais de moitié aussi opinâtre que vous... Mais ne m'en remerciez pas seul, au moins! Ce sont ces dames, ajouta-t-il en désignant par un geste de brusquerie affectueuse sa femme et sa fille, ce sont elles qui, à force de sollicitations, m'ont poussé à une démarche un peu extraordinaire peut-être...

—Mon ami...

—Mon cher papa...

—Eh! mon Dieu, oui, c'est vous, que diable! monsieur sait bien qu'un manufacturier ne va pas arrêter les passants pour leur dire: "Entrez chez moi, je vous montrerai mes procédés de fabrication, mes secrets, mes moyens de succès!" sans avoir quelque raison pour cela. Oui, monsieur, continua-t-il en se tournant vers Léon, depuis quelques jours, tous ceux qui m'approchent m'obsèdent non pas de votre nom, qu'on ne sait pas encore, mais de vos faits et gestes, dont on tient registre. "Le jeune homme a fait ceci, a fait cela; il a offert vingt francs à l'un, trente francs à l'autre, pour pénétrer dans les ateliers, et il avait les larmes aux yeux lorsqu'on lui a refusé la faveur qu'il demandait. Il paraît si bien élevé, si timide!" et les suppositions d'aller leur train. "C'est, disait l'un, un jeune homme sortant des écoles qui veut s'instruire par la pratique! C'est un mécanicien étranger qui vient dessiner nos machines pour les imiter dans son pays, disait un autre; c'est ceci, c'est cela." Enfin, abasourdi par ces criaileries, par ces instances, par ces suppositions, j'ai cru convenable de prendre un parti.

Léon répondit en balbutiant.

—J'apprécie, monsieur, comme je le dois une pareille faveur, et croyez que ma reconnaissance...

—Malheureusement, reprit le maître de forges, vous arrivez dans un mauvais moment pour visiter l'usine; la journée vient de finir, les ouvriers quittent déjà les ateliers. Vous ne pourriez voir en jeu nos principales machines, et il est indispensable de remettre cette visite à demain. Demain, si vous le voulez bien, je vous servirai moi-même de cicerone, je vous montrerai la maison dans le plus grand détail, à une condition cependant. Vous comprenez, monsieur, qu'avant de vous livrer le secret des perfectionnements que vingt ans d'expérience m'ont fait introduire dans mon genre d'industrie, j'ai le droit de savoir, sinon qui vous êtes, du moins qui vous n'êtes pas. Je vous prie donc de me donner votre parole d'honneur que vous n'êtes pas envoyé ici par quelqu'un de mes concurrents...

Léon se leva et répondit avec un sourire plein de tristesse :

—Je vous donnerais volontiers cette parole, monsieur, s'il m'était possible d'accepter votre invitation pour demain : mais des devoirs sacrés me forcent de partir cette nuit même.

Les deux dames, qui, depuis l'arrivée de M. Van Baert, avaient repris leur place et leur ouvrage près de la fenêtre, laissèrent échapper simultanément un mouvement de surprise.

—Quoi ! monsieur, demanda le maître de la maison, vous allez quitter cette commune sans avoir vu les forges de Bous-sac ? Je supposais que le désir de les visiter était la seule cause de votre séjour ici.

—Oui, sans doute ; mais, comme je vous l'ai dit, monsieur, des devoirs impérieux... Enfin, mon but en venant dans ce pays est désormais atteint, et je dois m'en éloigner au plus tôt, je le sens, si je ne veux me préparer des regrets cruels dans l'avenir.

M. Van Baert chercha le sens de ces paroles ; ne pouvant y parvenir, il répondit d'un ton un peu sec en se levant aussi :

—Cela suffit, monsieur, je ne vous demande pas vos secrets. Mais voici la journée, finie et j'ai des ordres à donner ; agrégez mes regrets de n'avoir pu vous être agréable, comme je l'aurais désiré.

—Et vous, monsieur, répliqua Léon, recevez mes remerciements sincères pour cette bienveillance que je n'ai pas méritée. Recevez-les aussi, mesdames, continua-t-il en se retournant vers la mère et la fille qui l'écoutaient en silence, pour votre intérêt envers un inconnu, un étranger à qui toute marque de sympathie venant de vous est bien précieuse...et...et... adieu.

Il faisait ses efforts pour retenir ses larmes, et s'avança vers la porte d'un pas mal assuré, après avoir salué respectueusement M. Van Baert.

Celui-ci ne sachant que penser de ces étranges paroles et surtout de cette inexplicable émotion, restait cloué à la même place et regardait Léon s'éloigner. Mais en ce moment, plusieurs commis et ouvriers entrèrent dans le bureau, et il se contenta de dire à sa fille Anna, qui partageait son étonnement :

—Ce garçon-là, vois-tu, a un grain de folie... Il ne peut en être autrement. Il a sur la tête un coup de marteau, tel que pourrait en donner le plus robuste de mes forgerons.

Anna devint pensive, et le père s'avança vers ses ouvriers sans songer davantage au mystérieux visiteur.

Pendant ce temps, madame Van Baert reconduisait Léon jusqu'à la porte. Elle demanda bien bas, quand elle ne put être entendue que de lui :

Monsieur, avant de nous quitter, ne me direz-vous pas qui vous êtes ? Ne m'expliquerez-vous pas quelques mots échappés à votre trouble et dont seule ici je connais la terrible portée ?...

—Ne me le demandez pas, madame, répondit Léon avec

fermeté ; j'ai déjà, par mon égoïsme, assez troublé votre repos... Laissez-moi partir et espérer que vous ne me reverrez jamais.

Il fit de la main un signe d'adieu et, traversant rapidement la cour, gagna la campagne sans se détourner, comme s'il craignait que la force et le courage ne vinsent à lui manquer tout à coup.

Le soleil était couché et le crépuscule commençait à s'assombrir. Déjà quelques étoiles se montraient au ciel, et Léon devait se hâter s'il voulait arriver avant la nuit à l'auberge des Forgerons.

Cependant, après avoir fait tout d'une haleine une partie du chemin, il ralentit sa marche et bientôt se laissa tomber au pied d'un des arbres qui bordaient la route, épuisé par les luites violentes qu'il avait eu à soutenir avec lui-même.

Là, il resta longtemps silencieux, plongé dans une morne douleur. Par intervalles il s'agitait comme pour repousser une pensée désespérante, et repassait dans sa mémoire les événements d'une vie qui avait dû être féconde en souffrances et en regrets.

Plusieurs fois il se pencha pour apercevoir encore, à travers l'obscurité croissante l'habitation qu'il venait de quitter, pour écouter quelque son vague parti de cette usine si bruyante d'ordinaire : mais il ne vit rien, n'entendit rien de ce côté, et laissa échapper un profond soupir.

Enfin l'énergie naturelle à son caractère sembla reprendre le dessus ; il murmura en pressant son front de la main, pour calmer les pensées qui s'agitaient dans son cerveau :

—Oui, il le faut ! je leur dois ce sacrifice... De quel droit viendrais-je compromettre le repos d'une pauvre femme qui a expié sans doute par bien des larmes la faute de sa jeunesse ? De quel droit l'obligerais-je à rougir devant sa fille, cette belle et gracieuse enfant, habituée à la respect et à l'aimer, devant l'honnête homme qui lui a donné son nom et qui, peut-être, n'a jamais soupçonné ce funeste secret ? J'ai voulu les voir l'une et l'autre, entendre le son de leurs voix, au risque de me trahir ; je dois être satisfait ! Ma mémoire aura une image fidèle à me reproduire lorsque je songerai à elles ; cela doit me suffire ! Allons ! qu'elles soient heureuses ; moi, j'irai mourir loin d'elles, inconnu, et ma mort ne leur laissera pas même un regret.

En achevant ces mots, il se leva, jeta encore un regard dans la direction de la forge et se remit en route avec rapidité.

## VII

La lune ne se montrait pas encore à l'horizon et la nuit était très-sombre. Cependant, à mesure que le voyageur avançait dans la direction de l'auberge des Forgerons, un reflet rougeâtre colorait, comme une sorte d'aurore boréale, la cime des arbres de l'avenue.

Léon, tout entier à ses réflexions, profitait, pour se conduire, de cette lueur sinistre, sans en rechercher la cause, quand tout à coup des cris lointains, mais qui lui arrivaient distincts à travers une atmosphère tranquille le firent tressaillir.

Il s'arrêta, et rendu au sentiment de la réalité présente, il jeta autour de lui un regard attentif.

Les cris qu'il avait entendus se renouvelaient de moment en moment, dans la même direction, et le reflet lumineux augmentait rapidement d'intensité.

Léon se remit en marche, impatient de savoir ce qui se passait et bientôt, au détour du chemin, il poussa une exclamation d'effroi en apercevant tout à coup la cause de cette clarté extraordinaire qui se répandait sur la campagne : l'auberge des Forgerons était en proie à un incendie qu'il ne semblait déjà plus possible d'arrêter.

Léon crut d'abord que cette masse de feu provenait de la Buegne, la montagne brûlante dont il avait admiré plus d'une fois le solennel et terrible aspect pendant la nuit ; mais une seconde de réflexion suffit pour lui faire repousser cette idée. La Buegne ne jette que fort rarement des flammes, et jamais

par un temps chaud et sec comme celui de cette belle soirée ; d'ailleurs, elle se trouvait dans une direction presque opposée à celle de l'auberge incendiée.

Alors seulement il se rappela les menaces de Sylvain et commença à soupçonner que la folie de cet homme n'était pas aussi innocente qu'on le croyait généralement. En quittant la forge, il ne l'avait plus aperçu, et peut-être l'insensé s'était-il rendu à l'auberge pour accomplir quelque affreux projet.

Il doubla donc le pas, plein d'inquiétude sur le sort de plusieurs papiers importants contenus dans sa valise à l'auberge.

A mesure qu'il approchait, les imprécations, les cris devenaient plus bruyants ; on entendait aussi un cliquetis d'armes, un galop de chevaux.

Léon allait entrer dans la sphère lumineuse formée par l'incendie, quand il fut brusquement heurté par un homme qui s'équivalait en silence et dont les épaules étaient chargées d'un fardeau.

Il porta vivement les mains en avant et saisit le rôdeur de nuit en demandant d'une voix menaçante :

—Où allez-vous ? qui êtes-vous ?

Le rôdeur se débarrassa de son étreinte avec une vigueur remarquable, et un éclat de rire saccadé fit reconnaître Sylvain.

—Vous ici, misérable ? dit Léon que cette rencontre venait de confirmer dans ses soupçons.

Sans s'inquiéter de ces paroles et du ton dont elles étaient prononcées, le fou répondit en ricanant :

—Je vous l'avais bien dit que l'archange Michel passerait par là ce soir ! Mais il vous protège, vous. Tenez, voici vos effets... Il n'en voulait qu'aux gendarmes, et les gendarmes l'ont échappé. Laissez faire, il saura les retrouver.

Il remit à Léon une valise dont il était chargé, et que le jeune homme reconnut sur-le-champ pour la sienne.

—Où avez-vous pris cette valise ? s'écria-t-il ; malheureux, vous avez commis un crime horrible.

—Silence ! interrompit brusquement l'insensé en prêtant l'oreille, les voici, sauvez-vous.

Il se jeta lui-même à travers les arbres, et disparut sans que le bruit de ses pieds nus sur le gazon pût trahir sa fuite.

Un cavalier arrivait au galop sur eux, guidé par le murmure de leurs voix. Léon, autant pour éviter d'être renversé dans l'obscurité que pour attendre Sylvain, s'élançait déjà dans la direction opposée, lorsqu'une main robuste tomba sur son épaule, et la voix forte de Bourguignon s'écria :

—A moi, camarades ! je tiens le coupable ! Par ici !...

A ses cris, trois autres gendarmes, dont un était à pied, comme Bourguignon accoururent et s'emparèrent de Léon, qui, du reste, ne faisait aucune résistance et se contentait de protester énergiquement.

—Par dieu ! dit Bourguignon en l'examinant d'un air goguenard, c'est notre homme d'aujourd'hui, M. Léon Tout-Court. Ah ! ah ! monsieur s'amuse à brûler des maisons ; on me rendra la justice de convenir que je m'en étais douté.

—Je vous assure, messieurs, qu'il y a ici une erreur, s'écria le prisonnier ; j'ai quitté l'auberge depuis plus de quatre heures, et je reviens des forges de Boussac, où j'ai eu le plaisir de voir M. Van Baert, le maire de cette commune.

—Nous tirerons cela au clair, reprit le gendarme ; en attendant, notre devoir est de nous assurer de vous. A propos, que tenez-vous là ? quelle est cette valise ?

—Ce sont mes effets, que Sylvain, ce paysan atteint de folie, a sauvés de l'incendie et qu'il vient de me rendre. Je l'ai rencontré par hasard, et je ne doute pas que ce malheureux ne soit le véritable coupable.

—Voilà, monsieur Léon Tout-Court, une histoire un peu extraordinaire ; et vous croyez que nous buvons de ce bouillon-là ? Merci ! depuis bien longtemps nous ne sommes plus des conscrits. Avez-vous des cordes, vous autres ? Je me défie des jambes de M. Léon Tout-Court : il en fait trop bon usage !

Il se mit en devoir de garrotter le malheureux jeune homme, à qui toute résistance était impossible.

—Messieurs, s'écria-t-il, songez à la responsabilité que va faire peser sur vous une pareille arrestation. Je suis étranger, il est vrai, mais je trouverai des amis, des protecteurs ; votre chef, le lieutenant Quentin, lui-même !..

Les trois autres gendarmes n'avaient pas, comme Bourguignon, un motif d'animosité personnel contre Léon, et semblaient disposés à mettre plus de douceur dans leurs procédés envers lui. Bourguignon reprit d'un ton tranchant :

—Je prends tout sur moi. J'ai été chargé de garder cette maison, qui a été incendiée sans qu'on sache comment ; un étranger, inconnu à tout le monde, est trouvé la nuit près de l'endroit du sinistre et s'enfuyant avec ses effets sauvés on ne sait comment ; ses réponses sont embarrassées, ses excuses inadmissibles ; nous devons en déférer aux autorités supérieures. Si, comme on le dit, le coupable est ce fou vagabond que j'avais arrêté aujourd'hui, monsieur devra expliquer ses relations avec lui. Aujourd'hui il lui a donné de l'argent devant témoin, on les a vus faire route ensemble pour aller aux forges ; le fou a sauvé les effets de M. Léon Tout-Court pendant que le reste du mobilier était la proie des flammes ; il y a là des présomptions assez fortes pour justifier l'arrestation de ce jeune homme, et je l'arrête. D'ailleurs, c'est moi qui commande, et s'il y a des reproches à encourir ils retomberont sur moi seul... Ainsi donc, à la besogne, et dépêchons.

Les gendarmes parurent convaincus par les raisons de Bourguignon, qui, réellement, étaient spécieuses. En vain Léon supplia, menaça, on ne l'écouta pas. Enfin, convaincu de l'inutilité de ses protestations, il sembla se résigner à son sort, espérant qu'il lui serait facile de se justifier devant des hommes plus éclairés.

Quand il eut les mains solidement liées derrière le dos, Bourguignon saisit une corde passée autour des reins du prisonnier et donna l'ordre à ses gens de monter à cheval.

Où donc allons-nous le conduire ? demanda un de ses compagnons.

—Où pourrions-nous aller sinon aux forges de Boussac, chez M. le maire ? Le lieutenant Quentin doit y souper ce soir, et on fera de M. Léon Tout-Court ce que l'on voudra.

—Quoi ! s'écria le prisonnier, vous allez me conduire ainsi lié et garrotté, comme un criminel, dans cette maison où tout à l'heure encore...

—Ah ! ça ! reprit Bourguignon en goguenardant, faut-il donc mettre chapeau bas et vous prier poliment de passer le premier ?

—Mais, Bourguignon, dit un des gendarmes en désignant l'auberge, dont une partie s'écroulait déjà au milieu des flammes, nous laissons là ces malheureux sans secours...

—Il y a assez de monde de ce côté, et notre service nous appelle. Allons ! en route, et au trot.

—Je ne pourrai jamais vous suivre, dit Léon avec un douloureux gémissement ; je suis épuisé de fatigue.

—C'est fâcheux ! mais nous sommes pressés.

Et il murmura plus bas :

—J'avais bien dit que tu payerais mes deux jours d'arrêts. Léon détourna la tête d'un air de mépris, et la troupe reprit rapidement le chemin des forges de Boussac.

## VIII

Le même soir, toute la famille Van Baert était réunie dans la salle à manger pour un souper d'apparat auquel assistait le lieutenant Quentin, fiancé, comme nous le savons, de mademoiselle Anna Van Baert.

L'heure était assez avancée ; il avait fallu attendre l'officier de gendarmerie qui, pendant une partie de la journée, avait parcouru le pays à cheval ; mais ce retard n'avait fait qu'exciter l'appétit des convives. Le maître de la maison faisait honneur aux mets étalés devant lui avec une prodigalité toute campagnarde, et le lieutenant ne restait pas trop en arrière de son beau-père présomptif. Jeune et robuste, il avait besoin de réparer les fatigues de la journée, et Anna observait mali-

ciusement que les compliments un peu langoureux de son prétendant ne lui faisaient pas perdre une bouclée.

Madame Van Baert seulo présentait un contraste frappant par son air pensif et mélancolique, avec la gaieté douce, la sérénité peinte sur tous les autres visages, et, contre son ordinaire, elle oubliait d'avoir pour Quentin ces petites attentions que toute maîtresse de maison doit à ses hôtes.

Deux grioux domestiques servaient à table sans raideur et sans cérémonie, ne se gênant pas même de temps en temps pour placer leur mot dans la conversation.

Une lampe, dont la flamme était enfermée dans un globe de cristal dépoli, jetait dans la salle une vive clarté, et malgré l'air contraint de la maîtresse du logis, le repas avait une apparence d'entrain, de simplicité et de bien-être.

—Lieutenant, demanda en riant M. Van Baert, vous avez oublié de me faire votre rapport officiel sur vos courses d'aujourd'hui. Que diable ! quoique je n'aie pas mis mon écharpe de maire, je n'en suis pas moins intéressé à vos recherches. Tout entier au plaisir de vous voir arriver pour nous mettre à table, je n'ai pas songé jusqu'ici à vous presser de questions. Cependant causons un peu de l'affaire qui vraiment en vaut la peine. Avez-vous fait quelques découvertes aujourd'hui ? a-t-on arrêté quelqu'un de suspect ?

—Personne que je sache, monsieur ; cependant j'ai envoyé des détachements dans toutes les directions, et nous finirons bien par mettre la main sur le coupable. Du reste, comme vous l'avez désiré, tout ce que l'on apprendra, vous sera immédiatement transmis et on ne fera rien sans vos ordres.

—Eh bien ! pour commencer à exercer mon autorité, lieutenant Quentin, le quartier-général est établi chez moi ; et, comme vous êtes mon état-major, vous logerez ici tant que le besoin de votre service vous retiendra dans le pays. A votre santé, lieutenant !

—Je ne me plaindrai pas d'un pareil ordre s'il ne contient rien de désagréable à ces dames, dit le militaire avant de porter le verre à ses lèvres.

Le maître de forge vida le sien et reprit avec gaieté :

—Récemment, Quentin, nous ne saurions mettre trop de soin à découvrir les auteurs de ces affreux incendies. Savez-vous que, de bon compte, voilà cinq fermes ou habitations brûlées par ces misérables ! Lorsque je me suis adressé au préfet pour obtenir une force armée imposante dans la commune, je commençais à trembler pour moi-même. Si un malheur arrivait à cette usine, qui est toute ma fortune et (notez bien, lieutenant, notez bien cela) toute la fortune de ma fille, je serais complètement ruiné. Aussi, pas de ménagements, morbleu ! arrêtez, arrêtez tout le monde... Diable ! cela n'est plus une plaisanterie !

—Les instructions sont données à mes hommes, monsieur ; je crains même qu'ils ne soient trop sévères et ne commettent de fâcheuses erreurs. Aujourd'hui même, là-là, à l'auberge des Forgerons, n'ont-ils pas eu la maladresse d'arrêter deux personnes inoffensives...

—Il n'y a pas de mal, pas de mal en vérité, lieutenant. Que voulez-vous, on peut se tromper, mais il ne faut négliger aucune précaution. Quand il s'agit de l'intérêt, de la sûreté même des honnêtes citoyens, on ne peut montrer trop de zèle à rechercher les coupables, trop de sévérité à les punir. Sans cela on serait pillé, brûlé, assassiné chez soi... Vous offrirais-je une aile de ce poulet, Quentin ? il est vraiment délicieux.

Le lieutenant accepta et répondit :

—Vous ne savez donc pas que les deux personnes arrêtées étaient de votre connaissance ? L'une est un insensé qui vit en état de vagabondage, mais que je crois très-peu dangereux...

—Ah ! oui, Sylvain, l'archange Michel, interrompit Van Baert en riant ; le pauvre hère, en effet, n'est pas dangereux. D'ailleurs, il a été une des premières victimes de ces incendiaires, à moins, toutefois, comme on le prétend, que ce soit tout simplement le tonnerre qui ait mis le feu à sa ferme.

—L'autre personne, continua Quentin, est le jeune homme à qui j'étais chargé de transmettre une invitation de votre part.

Madame Van Baert, qui jusqu'ici avait paru ne pas écouter la conversation, releva vivement la tête.

—Que nous dites vous là, monsieur ? demanda-t-elle, ce jeune homme a été arrêté ?

Oh ! un moment seulement, madame, et on s'est empressé de le relâcher après avoir reconnu l'erreur.

—N'importe, monsieur Quentin, dit Anna d'un ton boudeur ; il est indigne qu'on ait pu soupçonner un jeune homme si poli, si bien élevé.

Celui qui a commis cette méprise a été puni, mademoiselle, et j'ai dû réprimer la violence avec laquelle on avait traité une personne à laquelle vous et votre mère vous sembleriez vous intéresser.

—A propos de ce jeune homme, dit M. Van Baert en cessant tout à coup de manger, je lui ai trouvé un air et des manières bien extraordinaires. Ce que vous dites, lieutenant, me donne à penser. Après tout, je ne sais qui il est, moi ; je ne le connais que pour l'avoir vu rôder autour de ma forge, ces dames m'ont tourmenté pour que je lui accorde l'autorisation qu'il ne me demandait pas, dans la supposition, vraie ou fausse, qu'il n'osait s'adresser à moi par timidité. Or, savez-vous comment, après avoir reçu cette invitation par votre entremise, s'est conduit cet individu ? Il est tombé ici comme une bombe à la fin de la journée, et m'a remercié d'une manière entortillée de mon obligeance ; enfin il m'a annoncé qu'il était pressé de partir et que demain il aurait quitté le pays. Il nous tenait les discours les plus inintelligibles, il pleurait, il soupirait ; si bien que je l'ai cru et le crois encore un peu timbré. Mais ce que vient de me dire Quentin est comme une révélation pour moi. Que diable ! si on voulait mal interpréter l'insistance de ce jeune homme à pénétrer dans mon usine.

—Mon ami, pouvez-vous avoir de pareils soupçons ? demanda madame Van Baert avec chaleur ; ce jeune homme a une physionomie honnête qui ne saurait être trompeuse...

—Eh ! eh ! je ne crois pas aux physionomies, moi... Enfin, lieutenant, sait-on quel est son nom, ce qu'il vient faire ici ?

—Il n'a qu'un prénom, dit Quentin en souriant, si j'en crois le brigadier qui a vu son passeport. Quant à la cause de son séjour dans la commune, il n'en donne pas d'autre que la curiosité.

—Tout cela ne me semble pas naturel, dit le maître de forge en secouant la tête, et, sur ma parole, si demain ce jeune homme n'a pas quitté le pays, comme il l'a promis, nous nous informerons adroitement, sans l'humilier toutefois...

En ce moment un bruyant coup de cloche se fit entendre à la porte de la première cour.

Les assistants se regardèrent avec étonnement.

## IX

Qui peut sonner à pareille heure ? demanda Van Baert.

—Vous oubliez, monsieur, dit l'officier, que votre forge est maintenant le quartier-général de toutes nos troupes. Sans doute mes hommes viennent nous faire leur rapport, ou nous amènent des prisonniers...

—Voilà croyez ! Eh bien, Jean, allez voir ce que c'est, et si ce sont les gendarmes, prévenez-nous.

Le domestique sortit, et M. Van Baert reprit en se mettant à table avec gaieté :

—Allons, lieutenant, voilà sans doute des affaires qui nous arrivent ; mettons le temps à profit.

Mais, cette fois, ses exhortations et son exemple furent perdus, Quentin avait repris subitement toute sa gravité, et les deux dames, inquiètes et tremblantes, attendaient ce qui allait arriver.

Bientôt le domestique rentra et parla à son maître. M. Van

Baert se leva si précipitamment qu'il pensa renverser la table, et s'écria d'une voix terrifiée :

—L'auberge des Forgerons a été incendiée et l'on nous amène l'un des coupables, dites-vous ? Voilà d'étranges nouvelles ! Allons, Quentin, à notre poste ; il faut interroger ce misérable ! C'est une capture importante... Vous, continua-t-il en s'adressant au domestique, faites entrer l'escorte et le prisonnier dans mon bureau ; nous allons nous y rendre à l'instant.

—Oh ! mon Dieu ! que s'est-il passé ? demanda madame Van Baert.

—Jean ! s'écria le maître de forge en retenant le domestique qui allait sortir, recommandez bien aux gendarmes d'avoir l'œil sur leur prisonnier ! Diable ! s'il allait mettre le feu ici ! Qu'ils ne le perdent pas de vue une seconde... Enfin, continua-t-il, à quelque chose malheur est bon. On dédommagera le propriétaire de l'auberge, et on n'aura plus à craindre à l'avenir de pareils crimes dans le pays. Lieutenant, allons bien vite savoir à qui nous avons affaire... probablement à un de ces vagabonds dont je n'ai pu encore délivrer entièrement la commune.

—Mon cher papa, dit Anna avec curiosité, je voudrais bien le voir, permettez-vous...

—Y penses-tu, petite folle ! il te ferait peur, j'en suis sûr ; et d'ailleurs ce n'est pas convenable.

—Et moi, demanda madame Van Baert, me refusez-vous aussi la permission d'assister à cet interrogatoire ?

—Comme vous voudrez, Cécile... mais dépêchons.

Il entraîna le lieutenant, et tous les deux sortirent de la salle, séparée seulement du bureau par une porte de communication.

Au moment où cette porte s'ouvrit, madame Van Baert, qui hésitait encore à profiter de la permission accordée par son mari, et Anna, dont la défense expresse de son père avait augmenté la curiosité, jetèrent un regard rapide dans la pièce voisine.

Plusieurs bougies étaient allumées et tandis que les gendarmes gardaient les portes, le prisonnier était assis tout seul près de la table.

Un coup d'œil suffit aux dames pour le reconnaître, Madame Van Baert pâlit et chancela.

—C'est le jeune homme qui est venu ici aujourd'hui ! dit Anna avec saisissement.

Madame Van Baert fit un violent effort pour surmonter sa faiblesse et s'avança vers la porte d'un pas mal affermi.

—Maman, ma bonne maman, qu'avez-vous ? demanda Anna, vous paraissez souffrante... Est-ce que vous avez peur aussi ?

—Non, ma fille, murmura la mère d'un ton mystérieux et solennel : car je suis sûre, vois-tu, je suis sûre que ce jeune homme est innocent !

—Oh ! oui ! il est innocent et si je pouvais vous dire...

Cécile, sans l'écouter, se glissa furtivement dans le bureau, et s'assit dans un coin obscur de manière à voir et à entendre ce qui allait se passer.

Quand M. Van Baert et l'officier de gendarmerie avaient paru, le prisonnier s'était levé et avait salué en silence ceux qui allaient décider de son sort.

Dans le mouvement qu'il fit, un rayon lumineux tomba sur ses traits et le fit reconnaître au maître de forge. Oubliant tout à coup l'impassibilité qu'exigeaient ses fonctions, Van Baert s'écria :

—Quoi ? c'est vous, monsieur ? vous qui, aujourd'hui même... Oh ! je comprends maintenant pourquoi vous rôdiez sans cesse autour de ma forge, pourquoi vous aviez si grand désir d'y pénétrer ! Et moi qui étais assez fou pour vous y appeler !... Misérable ! Mais quel était votre but en méditant ce crime ? Qui vous y a poussé ? Que vous ai-je fait, à vous ?

—Un moment, monsieur, interrompit Léon avec noblesse : votre colère vous fait oublier les égards que l'on doit à un accusé ; avant de m'injurier, vous eussiez dû d'abord vous assu-

rer que je suis coupable et que je ne suis pas encore l'objet d'une cruelle méprise.

—Ce jeune homme a raison, dit M. Van Baert avec confusion ; je me suis laissé emporter comme un enfant, mes craintes de propriétaire sont hors de raison, et je ne suis ici que le maire de Boussac. Excusez-moi donc, monsieur, et soyez assuré que j'ai un désir sincère de vous trouver innocent.

En prononçant ces paroles, qui corrigeaient son emportement, il s'assit en face du prisonnier, dont il ordonna qu'on déliât les mains.

Le lieutenant Quentin prit place à côté de lui pour l'assister comme greffier ; puis il fit signe à Bourguignon d'approcher et de rendre compte des circonstances qui avaient motivé l'arrestation.

Après avoir écouté attentivement ce rapport, le maire adressa au prisonnier les questions d'usage sur son nom et son âge.

Personne ne remarqua l'émotion pénible de madame Van Baert, au moment où il déclara qu'il était sans famille et qu'il était né dans les environs de Paris en 18...

L'interrogateur poursuivit et demanda à Léon comment il expliquait sa présence dans le pays, et quelle réponse il pouvait faire à l'accusation portée contre lui.

—Je l'ai déjà dit, monsieur, répliqua le jeune homme avec une simplicité courageuse ; je me suis arrêté ici par curiosité, par caprice, si vous voulez, et je ne puis donner d'autres motifs à mon séjour dans le voisinage de votre usine. Quand au crime affreux que vous m'imputez, réfléchissez, monsieur, qu'il se rattache à d'autres crimes qui l'ont précédé bien antérieurement à mon arrivée à Boussac. La personne qui a incendié l'auberge des Forgerons est la même, sans nul doute, qui a déjà incendié d'autres bâtiments dans ce canton. Or, le coupable est, j'en suis certain, ce malheureux insensé connu sous le nom de Sylvain, que j'ai vu aujourd'hui pour la première fois. Je ne sais par quelle bizarrerie il s'est intéressé à moi, mais il m'a suivi, il m'a fait dans son langage mystique des confidences relatives à certains malheurs qui menaçaient l'auberge, confidences dans lesquelles je n'avais vu rien de sérieux. Sans doute, en obéissant à son aveugle instinct de destruction, il a voulu me donner une preuve de l'intérêt inexplicable qu'il m'a voué. C'est au moment où il venait de me remettre ma valise que le bruit des gendarmes l'a fait fuir ; je courais à sa poursuite pour lui demander des explications, pour livrer moi-même à la justice un homme dont la terrible monomanie est devenue un fléau pour cette localité, lorsque j'ai eu le malheur d'exciter les soupçons.

M. Van Baert réfléchit quelques secondes et hocha la tête en regardant le lieutenant, occupé déjà à transcrire l'interrogatoire.

—Je vous l'avouerai, reprit-il en s'adressant à Léon, votre récit me semble sur plusieurs points un peu difficile à croire. Cette liaison d'un jeune homme, bien né en apparence, avec un vagabond privé de la raison, cette rencontre, cette valise sauvée d'une manière si singulière, tout cela me semble bien obscur et bien romanesque. Pour savoir jusqu'à quel point on peut accorder créance à cette histoire, il faudrait avoir des renseignements plus précis sur votre personne, sur les causes de votre voyage, sur votre conduite inexplicable à mon égard.

—Ainsi donc, monsieur, dit Léon avec regret, vous aussi vous me croyez coupable ? Mais réfléchissez donc, de grâce ! Quel intérêt peut avoir un voyageur à incendier une pauvre auberge de village où il a laissé ses effets ? D'ailleurs j'étais encore ici près de vous, au moment où l'incendie a éclaté.

—Quel intérêt ? je n'en sais rien, car tout est mystère dans vos actions et dans vos paroles. Quant à l'alibi que vous invoquez, mon devoir est de m'assurer s'il est réel ou même s'il est possible. Gendarmes, à quelle heure a éclaté l'incendie ?

—A huit heures et demie environ, répondit Bourguignon.

—Et vous, monsieur, poursuit le maître de forge, à quelle heure êtes-vous parti d'ici pour retourner à l'auberge ?

—Mais, répondit Léon avec émoarras, j'étais si troublé !... Je ne me souviens pas...

Van Baert attacha sur lui un regard soupçonneux.

—Et ce trouble ne pouvait-il provenir des reproches que vous adressait déjà une mauvaise conscience ? Je n'oublierai pas que mes défiances personnelles ne doivent pas peser dans la balance de la justice ; je ne ferai même pas appel à mes propres souvenirs pour vous prouver que vous avez eu le temps de retourner à l'auberge une heure au moins avant le moment où a commencé le sinistre. J'aime mieux invoquer deux témoignages qui vous seront peut-être moins suspects que le mien... Appelez ma femme et ma fille, dit-il au vieux domestique, auditeur muet de l'interrogatoire.

En écoutant cet oraire, le sang-froid et le courage qui avaient soutenu Léon jusque-là parurent l'abandonner. Il cacha son visage dans ses mains et murmura en sanglotant :

— Paraitre ainsi devant elles ! Quelle humiliation, mon Dieu !

X

A l'appel de son mari, madame Van Baert sortit lentement du coin obscur où elle s'était tenue cachée. Elle était pâle, et sa physiologie paraissait bouleversée. Quant à Anna, sans doute elle n'était pas bien loin au moment où son père avait donné l'ordre de la faire venir, car elle se montra aussitôt que son nom eût été prononcé.

Toutes les deux s'avancèrent timidement, et M. Van Baert leur demanda si elles se souvenaient de l'heure à laquelle Léon avait quitté l'usine.

—Il était sept heures environ, répondit madame Van Baert : les ouvriers venaient de quitter les ateliers.

—Oui, sept heures, répéta Anna sans comprendre l'importance de ce qu'elle disait.

—Vous l'entendez ! reprit le maître de forge ; vous êtes parti d'ici une heure et demie environ avant le moment où l'incendie s'est déclaré, et il ne faut, à de jeunes jambes

comme les vôtres, qu'une demi-heure pour aller d'ici à l'auberge des Forgerons. Votre alibi ne peut donc être admis, vous devez chercher d'autres moyens de défense si vous voulez que j'ordonne votre mise en liberté.

Léon ne l'écoutait plus ; il se tourna vers la mère et la fille, et leur dit avec un accent de reproche :

— Et vous aussi, mesdames, vous vous placez parmi mes accusateurs et mes juges ? Je n'avais pas songé à ce malheur, le plus grand et le plus poignant de tous ! Eh bien ! puisque tout le monde m'abandonne, puisque je suis sans amis, sans protecteurs, pourquoi défendrais-je ma liberté et ma vie ?

Et il se laissa tomber accablé sur son siège.

Un silence pénible régna un moment dans la salle : la plupart des spectateurs étaient profondément émus.

M. Van Baert lui-même ne pouvait se défendre d'un peu de pitié pour ce malheureux inconnu qui protestait si énergiquement de son innocence : l'honnête industriel était préoccupé d'un sentiment d'intérêt personnel qui pouvait lui exagérer les charges réelles de l'accusation. La pensée d'un incendie qui eût dévoré cette magnifique usine dont il était si fier, étouffait les sentiments d'indulgence qu'il eût ressentis pour un coupable ordinaire. Enfin il songeait avec terreur à la vengeance que l'accusé pourrait exercer sur lui plus tard, si l'on commettait la faute de rendre la liberté à un vrai coupable.

Toutes ces réflexions se succédèrent rapidement dans l'esprit de Van Baert, et il reprit bientôt en secouant son attendrissement :

—Ne vous désolerez pas, jeune homme, et écoutez un peu le langage de la raison.

Les charges qui s'élèvent contre vous sont fortes, il est vrai ; mais, encore une fois, une grande franchise, un récit véridique des événements peuvent en diminuer, peut-être en détruire entièrement l'effet. Le mystère dont vous vous entourez donne surtout, à chaque circonstance de l'accusation, une gravité nouvelle. Avouez la vérité ; votre position exige que vous fassiez des sacrifices d'amour-propre, et que vous passiez sur bien des considérations. Dites-nous dans quel but vous vous êtes arrêté si longtemps dans ce



La rage de Léon était à son comble ; il se débattait avec frénésie, entre les mains de deux gendarmes.

pays ; dites-moi surtout (et vous comprenez combien j'ai le droit de tenir à une réponse catégorique), dites-moi le motif de cet opiniâtre espionnage que vous avez exercé autour de moi. L'intention que je vous supposais de surprendre mes secrets de fabrication n'était pas réelle : vous en êtes à peu près convenu vous même. Si j'en croyais des apparences... trompeuses, je n'en doute pas, mais enfin des apparences auxquelles les circonstances donnent un certain poids, je croirais plutôt qu'un concurrent jaloux vous a donné une mission encore plus coupable, celle de détruire par l'incendie ma fabrique. Je n'accuse pas, remarquez-le bien ; je me contente de la déduction possible de certains faits... Rassurez-moi donc par un aveu sincère, prouvez-moi que vos intentions n'avaient rien de criminelles, ni contre moi, ni contre personne ; je ne demande qu'à être convaincu de votre innocence.

Cette question, qui, ainsi posée, semblait présenter à l'accusé une voie de salut, excita au plus haut point l'attention des assistants.

—Monsieur le maire, répliqua Léon d'une voix ferme, vous avez eu raison de penser que mon voyage et mon séjour ici avaient un but secret, mais je repousse de toute la force d'une conscience pure les intentions criminelles que l'on m'attribue. Loin de vous vouloir du mal, j'appelle les bénédictions de Dieu sur votre maison... Mais je ne puis répondre plus nettement à votre question. Le secret que vous me demandez ne m'appartient pas ; il intéresse le bonheur et le repos de personnes chères, et dusse-je mourir de honte, je ne les sacrifierai pas à ma propre sûreté !

Un soupir de regret, sorti de toutes les poitrines, accueillit ce refus énergique. Plusieurs des auditeurs, et M. Van Baert lui-même, avaient conçu un espoir que cette réponse inconcevable venait de renverser tout à coup.

Anna se retira à l'autre bout de la salle pour cacher ses larmes.

Quant à madame Van Baert, elle était en proie à une agitation qui, d'un moment à l'autre, pouvait faire explosion au dehors.

—Allons, dit le maître de forge avec dépit en se tournant vers Quentin, puisque ce jeune homme est si obstiné, il ne nous reste plus qu'à valider son arrestation et à le mettre en lieu de sûreté jusqu'à demain. Notre tâche est finie, c'est au juge d'instruction de continuer la sienne.

## XI

Les dernières paroles du maître de forge semblèrent vaincre les résolutions secrètes de madame Van Baert.

Elle se leva d'un air de détermination, et, s'approchant du tribunal improvisé, elle dit à son mari :

—Pardonnez-moi d'intervenir, quoique ce ne soit pas l'usage, sans doute, dans cette enquête judiciaire. Je ne puis vous dire comment m'est venue cette pensée, mais je jurerais devant Dieu que ce jeune homme n'est pas un incendiaire, comme vous paraissez le croire. Je soupçonne qu'il est victime de quelque sentiment généreux dont il a seul le secret ; vos menaces, vos reproches ne font qu'exalter et raffermir sa résolution. Laissez-moi l'interroger moi-même ; peut-être ce qu'il ne veut pas dire à des hommes revêtus d'un caractère officiel, le dira-t-il à une femme dont il a excité la pitié, et qui trouvera, je l'espère, un moyen de le justifier à vos yeux.

—Vous avez raison, Cécile, de penser que votre intervention n'est pas légale, répliqua M. Van Baert avec hésitation ; cependant si vous pouvez nous aider à découvrir la vérité, et si ce jeune homme consent...

—Oh ! il consentira ! dit madame Van Baert en cherchant à prendre un ton de confiance tranquille ; n'est-ce pas, monsieur, que vous ne refuserez pas de me faire connaître l'important secret qui vous tient tant au cœur ? Vous êtes bien jeune, vous ne pouvez encore désirer de mourir, et vous le savez monsieur, il y va de la vie si vous ne vous disculpez pas. Ecoutez : s'il le faut, je vous promettais de ne révéler ce secret que lorsque vous m'y aurez autorisée. Vous ne le con-

fiez qu'à moi... Tout le monde s'éloignera afin que je puisse seule vous entendre. Une femme trouve parfois des expédients auxquels un homme n'eût pas songé, surtout lorsqu'il est dans l'état de trouble et d'agitation où je vous vois. Je vous en conjure, ne me refusez pas !

Léon versa quelques larmes et resta un moment sans pouvoir parler. Enfin, joignant les mains d'un air d'enthousiasme :

—Oh ! merci, madame, merci de votre pitié, de votre générosité ! s'écria-t-il ; vous me croyez donc innocent, vous, quand tous les autres me croient coupable ? Vous voulez me sauver quand tout se réunit pour me perdre ? Oh ! merci encore une fois ; mais votre bienveillance ne fait que me confirmer dans ma résolution ; l'aveu que vous me demandez pourrait entraîner de grands malheurs... Madame, pardonnez-moi ce que vous appellerez mon obstination, elle n'est rien que le sentiment de mon devoir, et je ne puis pas vous répondre.

—Jeune homme, réfléchissez, je vous en prie, vous vous perdez... Je ne vous connaissais pas, je ne vous ai vu qu'une fois, et déjà je m'intéresse à vous comme une amie !... Oh ! parlez, parlez de grâce. Je vous le demande au nom de ce que vous avez de plus cher, au nom de votre mère !

—Ma mère ! répéta Léon en attachant sur madame Van Baert un regard de feu. Dieu m'est témoin que vous n'invoqueriez pas vainement son nom si ce n'était d'elle même et de son bonheur qu'il s'agit.

—Votre mère est donc dans ce pays ?

Léon détourna les yeux :

—Oh ! ne m'interrogez pas, s'écria-t-il, ne croyez pas mes paroles ! Ma tête s'égare, je ne sais plus ce que je dis... Non, ne me croyez pas, je suis fou, je ne puis rien dire !... Je ne dis rien.

Madame Van Baert, non moins troublée, alla se rasseoir à côté de sa fille, qui avait approuvé de la voix et du geste ses généreux efforts pour sauver l'inconnu.

—Vous le voyez, dit le maître de forges à Quentin, les prières, comme les menaces, échouent contre cette indomptable opiniâtreté, il n'y faut plus penser. On ne cache ainsi que des projets coupables ; les juges apprécieront. Pour nous, songeons à clore le procès-verbal.

—Jean, continua-t-il en s'adressant au domestique, tu conduiras le prisonnier et ceux qui seront chargés de le garder à vue dans le pavillon de la cour des lamineurs ; c'est un bâtiment entièrement isolé, d'où l'incendie ne pourrait se propager dans le cas... enfin, suffit, je m'entends. On ne se repent jamais d'avoir pris trop de précautions.

—Avant de terminer l'interrogatoire, dit le lieutenant Quentin, un peu plus expérimenté que le digne maire dans les formes de l'instruction criminelle, ne devrions-nous pas visiter cette valise dont l'accusé était porteur au moment de l'arrestation ? Elle contient peut-être des objets qui nous mettront sur la voie des découvertes...

—Il est bien tard, Quentin ; cependant vous avez raison ; jetons toujours un coup d'œil sur cette valise, que nous examinerons demain plus à loisir.

—Ma valise ! s'écria Léon avec effroi ; de grâce, messieurs, veuillez m'épargner cette douleur ; ma valise ne renferme seulement que quelques papiers sans importance pour vous et qui sont pour moi du plus grand prix. Ce sont les lettres d'un ami mort récemment, du seul ami que j'aie eu jamais dans le monde.

—J'ai regret de vous refuser, monsieur, mais votre désir de soustraire ces papiers aux yeux de la justice est une raison de plus pour que nous tenions à les voir.

—Faites donc, messieurs.

Sans attendre cette permission, les gendarmes avaient apporté la valise sur le bureau, et l'avaient ouverte afin que M. Van Baert pût procéder à l'inventaire du contenu.

Quelques effets simples, mais propres et de bon goût, un peu d'argent, deux ou trois volumes dépareillés formaient toute la fortune présente de Léon ; mais ce qui occupa le plus les deux inquisiteurs fut un portefeuille de cuir, usé par un long service, et d'où s'échappa une volumineuse correspondance.

M. Van Baert et le lieutenant cherchèrent avidement parmi ces lettres, de dates déjà assez anciennes, quelques notes, quelques pièces de nature à jeter un peu de clarté sur les mystérieux événements de la journée ; ils ne trouvèrent rien. Ces lettres, pour la plupart froissées et maculées peut-être par des larmes étaient, avec le passeport que nous connaissons déjà, tous les papiers du prisonnier.

—Elles sont toutes de la même main, dit le maire en les comparant rapidement, et la signature est illisible. Voyez, Quentin, vous qui avez de bons yeux, si vous pourrez déchiffrer ce griffonnage... le nom surtout ; dites-nous le nom de celui qui a aligné tant de pattes de mouches. Pour moi j'y renonce.

L'officier étudia un moment la signature et lut enfin avec hésitation :

—Londres, 1818... Louis Duvernay.

En entendant prononcer ce nom encore une fois, madame Van Baert se dressa par un mouvement machinal, les yeux hagards.

Le maître de forge continua en s'adressant toujours à Quentin :

—Allons, mon cher lieutenant, encore un peu de courage ! Tâchez de déchiffrer quelque passage de l'une de ces lettres, au hasard, afin que nous sachions quelle était la nature des relations de notre prisonnier avec ce correspondant inconnu.

Quentin reprit la lettre, qui paraissait être l'une des plus récentes en date, et en lut avec peine la première page, qui commençait ainsi :

“ Mon cher enfant, vous devenez de jour en jour plus pressant pour que je vous révèle le nom de votre malheureux père et celui de la pauvre femme à qui votre naissance a coûté tant de larmes. Je vous ai dit pourtant bien des fois que cette révélation pouvait amener de grands malheurs. Votre père, vous le savez, est mort avant même votre naissance, quant à votre mère, elle est aujourd'hui mariée et mère d'un autre enfant...”

Un cri d'Anna interrompit cette lecture :

—Au secours ! disait la jeune fille. Maman se trouve mal !

En effet, madame Van Baert venait de tomber inanimée.

Son mari et Quentin s'élançèrent pour la secourir ; mais déjà le domestique Jean l'avait placée dans un fauteuil.

Anna se désespérait ; M. Van Baert avait perdu tout son sang-froid et se montrait aussi effrayé que sa fille.

Tous s'empressaient autour de la malade ; et une vieille bonne, accourue au bruit, ne faisait qu'accroître le trouble et la confusion.

Pendant que ceci se passait, l'autre extrémité de la salle était le théâtre d'une lutte inégale.

Léon, au cri poussé par Anna, s'était retourné vivement. Voyant madame Van Baert chanceler et tomber enfin évanouie, il avait voulu s'élançer vers elle. Mais Bourguignon, qui n'avait pas perdu de vue son prisonnier depuis le commencement de ce long interrogatoire, craignait qu'il ne voulût profiter de ce moment de désordre pour s'enfuir, il était accouru avec ses camarades et se mettait en devoir de le lier de nouveau.

La rage de Léon était à son comble ; il se débattait avec frénésie entre les mains de deux gendarmes.

—Misérables ! disait-il, laissez-moi approcher d'elle... C'est moi qui la tue. Oh ! j'avais prévu ce malheur ! Laissez-moi implorer mon pardon, la supplier à genoux... je ne m'enfuirai pas, mais je veux la voir !

## XII

Ces paroles, prononcées d'une voix saccadée, furent perdues au milieu du tumulte. Forcé de rester immobile, et convaincu de son impuissance, Léon tomba dans un morne abattement.

Pendant l'évanouissement de madame Van Baert ne cessait pas.

—Pauvre Cécile, disait Van Baert, je n'aurais pas dû souffrir qu'elle assistât à ce maudit interrogatoire. Elle a pris à

cœur les chagrins de ce jeune drôle, comme si le sort d'un pareil scélérat pouvait la toucher. Au diable les incendiaires, les procès-verbaux, les interrogatoires !... Nous verrons tout cela demain. Maintenant je ne dois penser qu'à ma pauvre femme. Allons, mes amis, prenez chacun un bras du fauteuil afin que nous la transportions ainsi dans sa chambre... Anna, aide-moi à la soutenir.

Les domestiques obéirent, et on commençait à transporter avec précaution la dame évanouie, quand M. Van Baert, à qui son inquiétude à l'égard de sa femme ne faisait pas oublier son inquiétude à l'égard de son usine, dit aux gendarmes :

—Vous, messieurs, emmenez le prisonnier au pavillon que j'ai désigné. Demain il sera livré à la justice ; vous me répondez de lui.

Cinq minutes après, les gendarmes, conduits par un domestique de la maison, traversaient un corridor qui conduisait au pavillon indiqué.

Léon semblait ne plus avoir ni pensée ni volonté ; plongé dans cet état d'anéantissement qui suit souvent les grandes émotions, il se laissait emmener sans résistance et sans plainte.

Cependant comme on passait devant la porte de l'appartement de madame Van Baert, il se ranima tout à coup en apercevant Anna qui courait chercher quelque objet dont sa mère avait besoin :

—Anna... mademoiselle ! s'écria-t-il d'une voix suppliante, dites-moi, de grâce...

—Elle va mieux, elle commence à reprendre ses sens, répondit mademoiselle Van Baert.

Elle ajouta tout bas de manière à n'être entendue que de lui : —Espérez.

Avant que Léon eût eu le temps de comprendre ce mot, elle avait disparu à l'extrémité du corridor, et les gendarmes entraînaient de nouveau le prisonnier avec brutalité.

—Ouf ! dit Bourguignon aussitôt qu'il put donner carrière à sa verve de caserne sans avoir à craindre le contrôle de ses supérieurs, je ne sais si je me trompe, mais M. Léon Tout-Court ne couchera pas cette nuit dans de beaux draps.

—C'est mon opinion, répondit le grand Christophe d'un ton bourru.

Il était environ une heure du matin, et personne encore aux forges de Boussac ne songeait à prendre du repos. La présence du prisonnier et de ses gardiens dans l'usine, l'évanouissement extraordinaire de la maîtresse de la maison, avaient tenu jusque-là tout le monde sur pied.

A chaque instant, Anna descendait à l'office pour donner de nouveaux ordres ; un domestique était parti à cheval et ventre à terre pour aller chercher un médecin à Aubin, et M. Van Baert, ne pouvant surmonter son impatience, venait de minute en minute demander des nouvelles de sa femme, qui, revenue de cette violente crise, avait désiré être seule.

Anna, assisté de sa vieille gouvernante, se tenait dans la pièce qui précédait la chambre de sa mère, prête à accourir au moindre appel.

Depuis un moment il semblait qu'un peu plus de calme régnât chez madame Van Baert, lorsque deux ou trois coups timides et discrets furent frappés à la porte extérieure.

Anna se leva légèrement et alla ouvrir, s'attendant à trouver son père, ce fut le lieutenant Quentin qui entra sur la pointe du pied en disant à voix basse :

—Eh bien, mademoiselle, comment va votre bonne mère ? Cette crise est-elle enfin passée ?

Anna fit signe à son fiancé de s'asseoir près d'elle.

Le lieutenant parut ravi d'une pareille faveur.

—Elle est mieux, je vous remercie, monsieur Quentin. En reprenant connaissance, elle a pleuré, et a prononcé des paroles incohérentes que l'on ne pouvait comprendre. Maintenant elle est tranquille ; tout à l'heure, j'ai entr'ouvert la porte et je l'ai vue assise dans son fauteuil, épuisée et aussi immobile que si elle était endormie... Cet évanouissement a été terrible !

—Qui aurait pu penser que madame Van Baert prendrait tant d'intérêt à ce jeune homme ?

—Ma mère et moi monsieur Quentin, nous sommes convaincus qu'il n'a pas commis le crime affreux dont on l'accuse.

—Je reconnais aussi, mademoiselle, que le crime n'est pas suffisamment prouvé ; si, dans l'instruction, de nouvelles charges ne s'élèvent pas contre cet inconnu, il sera sans doute renvoyé absous. Cependant..

—Cependant vous vous intéressez à lui ? dit Anna avec empressement. Tout à l'heure ne m'avez-vous pas permis de lui envoyer dans sa prison tout ce dont il peut avoir besoin ? Vous avez permis aussi qu'on ôtât les cordes qui gênaient ses mouvements et déchiraient ses membres ; oh ! vous êtes bon, monsieur Quentin, et vous ne refuserez jamais votre pitié aux malheureux.

—Oui, sans doute, mademoiselle, pourvu que cette pitié ne nuise en rien aux devoirs de mon service.

—Seulement en ce cas ? dit Anna en attachant un regard inquiet sur son fiancé : sacrifieriez-vous toujours vos sentiments personnels de générosité aux impérieuses exigences de votre profession ?

—Toujours, mademoiselle, répondit le lieutenant, piqué d'un pareil doute, le devoir doit être plus cher à un soldat que toute considération, que la vie même.

—Vraiment ! reprit mademoiselle Van Baert, blessée à son tour, et d'un ton sec. Eh bien ! si je vous disais, moi : monsieur Quentin, à tort ou à raison, je m'intéresse à ce jeune homme : son innocence me paraît clairement prouvée, et je vous demande, comme une grâce, de lui rendre la liberté ?

—Vous savez d'avance, mademoiselle, ce que je répondrais. Je puis faire à mademoiselle Anna, qui connaît mon affection et mon respect pour elle, tous les sacrifices possibles excepté celui de mon honneur. Si elle a connaissance de quelque circonstance de nature à disculper légalement l'accusé, qu'elle me l'apprenne, ou plutôt qu'elle l'apprenne à M. Van Baert, qui commande ici avant moi ; et si l'explication paraît suffisante à M. le maire, j'aurai grand plaisir à relâcher mon prisonnier ; sinon..

—C'est bien ! reprit Anna de plus en plus blessée ; vous ne feriez aucun sacrifice à une personne que vous dites aimer et ses désirs ne sont pas des ordres pour vous ! Mais voici encore, monsieur, ce que je pourrais ajouter : vous avez sollicité ma main, vous avez obtenu le consentement de mon père et de ma mère, mais vous avez encore à obtenir le mien, et, comme vous m'avez refusé la première marque d'estime et de confiance que je vous aie demandée, vous ne l'obtiendrez jamais.

Quentin, menacé dans ses plus douces espérances, se relâcha de sa gravité habituelle et reprit avec inquiétude :

—Vous êtes cruelle, Anna, et je ne puis comprendre la cause d'un caprice qui me met dans la douloureuse alternative de choisir entre vous et mon devoir. De grâce, retirez les dures paroles que vous venez de prononcer ; jamais je n'ai senti comme aujourd'hui ce qu'il y a de pénible dans mes fonctions. Je ne suis entré depuis peu de temps dans la gendarmerie qu'afin d'être le plus souvent possible près de vous, afin d'habiter le même pays, en attendant que nous ne soyons plus séparés ; eh bien ! si ces fonctions vous répugnent, si ce terrible devoir militaire qui se place entre vous et moi vous épouvante pour l'avenir, dites un mot... et à l'instant même j'enverrai ma démission.

Anna haussa les épaules d'un air dédaigneux. Quentin reprit :

—Au moins, mademoiselle, apprenez-moi comment ce jeune homme excite à ce point votre intérêt, pour quel motif vous mettez tant d'insistance...

—Je pourrais vous répondre, monsieur, que si vous avez réellement pour moi l'affection et le dévouement dont vous m'avez si souvent parlé, il doit vous suffire de savoir que ma mère et moi nous désirons une chose pour que vous nous l'accordiez.. Cependant, je veux bien convenir avec vous que

mon intérêt pour ce jeune homme a un motif réel qui excusera sans doute mon insistance.

—Oh ! parlez, de grâce, mademoiselle, dit Quentin on se rapprochant.

### XIII

Si je ne me trompe, monsieur, reprit Anna, ce qui a surtout excité la sévérité de mon père, et par suite la vôtre, c'est le silence absolu de M. Léon sur la cause de son séjour ici et sur ses démarches précédentes, vous n'avez pas songé qu'on pouvait trouver à ces allées et ces venues, sans doute un peu singulières, une explication fort simple..

Anna s'arrêta avec embarras et rougit.

—Et cette explication...

—Mon Dieu ! reprit Anna, il n'est peut-être pas très-convenable, quo j'aie fait certaines observations ; je le sens, mais les circonstances sont assez graves pour que je sorte de la réserve ordinaire, et je suis surprise que, ni mon père ni vous, n'avez songé que... une passion subite était peut-être la seule cause des actions mystérieuses qui ont tant excité de soupçons.

—Une passion subite, dites-vous ? En effet, cette idée....

—Je me trompe peut-être, mais il faut prévoir toutes les possibilités avant d'arriver à celle d'un crime. Ne serait-il pas possible donc, qu'après s'être arrêté un jour en passant, lui, voyageur et curieux, devant la porte de la cour, il n'ait aperçu, par hasard, une jeune fille qu'il ne cherchait pas et qu'il ne connaissait pas ; que cette jeune fille ait produit sur lui quelque impression, et que, depuis ce jour, le voyageur se soit fixé dans le pays et ait cherché à revoir la personne dont la vue l'avait frappé ? Ne serait-il pas possible que plus tard, se trouvant sous le poids d'une accusation terrible, il n'ait pas voulu, par délicatesse, mêler le nom de la personne en question aux infamants débats d'un procès criminel....

—Quoi ! mademoiselle, ce jeune homme aurait-il osé vous aimer, et....

—Quel que soit l'amour-propre que suppose un tel aveu, monsieur Quentin, j'ai des raisons de le croire. Aujourd'hui, pour la première fois, je lui ai adressé la parole ; mais pendant huit jours je ne pouvais faire un pas hors de la maison sans rencontrer son regard doux et mélancolique fixé sur moi. Quand il s'est présenté ici ce matin, il était ému et tremblant. Tous ces signes sont peut-être trompeurs ; mais je ne saurais expliquer sa conduite et ses paroles sans quelque motif secret de cette nature. Or, vous comprenez, monsieur Quentin, quel regret j'aurais toute ma vie, si le moment d'attention que ce jeune homme m'a accordé et sa délicatesse à ne pas prononcer mon nom, parce qu'il sait peut-être que je suis promise à un autre, venaient à le compromettre gravement.

Quentin resta quelques minutes rêveur, les confidences d'Anna avaient fait sur lui une grande impression, mais différente de celle qu'attendait sans doute mademoiselle Van Baert.

—Que ce jeune homme vous aime, mademoiselle, reprit-il, je me l'explique sans peine ; mais que vous-même insistiez avec tant de chaleur... je pourrais supposer...

—Je vous devine, monsieur ; mais ma compassion pour cet inconnu n'est pas de nature à donner de l'ombrage à l'époux que je me choisirai plus tard, quel qu'il soit. Ce jeune homme, après s'être justifié toutefois de l'accusation qui pèse sur lui, ne pourrait jamais trouver en moi qu'une amie.

En ce moment, la voix de madame Van Baert se fit entendre dans la chambre voisine. La vieille servante, qui s'était endormie pendant cette conversation, s'éveilla en sursaut et entra chez sa maîtresse. Anna se leva aussi et dit d'un ton ferme :

—Eh bien, monsieur, ai-je votre parole ? Me promettez-vous de rendre la liberté à M. Léon ?

—Mademoiselle, songez qu'il y va de mon honneur ! Je serai destitué, déshonoré... Pourquoi ne pas vous adresser à

votre père ? Seul il a le pouvoir d'agir sans rendre de compte à personne.

—Parce que mon père, homme positif, rirait peut-être de ce qu'il appellerait mon amour-propre de coquette ; parce que mon père, malgré sa bonté, redoute si fort un malheur pour son usine, qu'un simple soupçon est à ses yeux un crime digne de châtimeut ; et parce qu'avant de m'adresser à lui, j'ai voulu me confier à votre générosité. Mais j'oublie, monsieur, que la nuit est très avancée et que ma mère a peut-être besoin de mes soins. Je ne vous retiens plus.

La servante sortit en ce moment de la chambre voisine.

—Elle désire parler à votre père, à l'instant même, dit-elle à Anna.

—C'est bien, Marie, je vais le prévenir... Montrez à monsieur la chambre qui lui a été préparée.

Anna prit cérémonieusement congé du pauvre lieutenant, atterré par cette rupture inattendue, et elle sortit en murmurant :

—Eh bien ! je le sauverai seule !

Un moment après, M. Van Baert entra dans la chambre de sa femme. Cette pièce, meublée avec élégance, était éclairée par une seule bougie.

A cette lueur douteuse, le maître de forge aperçut sa femme à demi-couchée sur un canapé. Les pommettes de ses joues étaient rouges de fièvre ; ses yeux, si doux et si calmes d'habitude, avaient un éclat extraordinaire.

En apercevant son mari, elle se leva et fit quelques pas au-devant de lui. M. Van Baert lui prit la main pour la reconduire à sa place et lui dit avec l'accent de la plus tendre affection :

—De grâce, ma bonne Cécile, ne vous fatiguez pas ; cette fâcheuse indisposition est-elle enfin passée ? Si vous saviez quelle mortelle inquiétude j'éprouve depuis quelques heures !

—Sommes-nous seuls ! demanda madame Van Baert avec égarement.

—Pourquoi cela, ma chère ?

—Parce que j'ai à vous révéler des choses qui doivent être entendues de vous seul.

—Que voulez-vous dire, Cécile ? vous avez un secret à me confier ? Allons, quelque enfantillage encore, n'est-ce pas ?

Madame Van Baert, par un mouvement subit, se jeta à genoux et s'écria en joignant convulsivement les mains :

—Laissez-moi prendre la seule attitude qui me convienne en votre présence !

—Vous, à genoux, Cécile ! qu'avez-vous donc fait ? relevez-vous, je vous en prie...

—Non, monsieur, je ne me relèverai pas, dit-elle d'une voix entrecoupée de sanglots, avant que vous n'ayez pardonné à mon fils et à moi !

Les traits de M. Van Baert prirent tout à coup une expression farouche.

—Votre fils ! répéta-t-il en reculant d'un pas ; ne m'avez-vous pas dit que vous n'aviez plus de fils ? Vous m'avez donc trompé ? Vous avez donc menti ? Ce fils, où est-il ? De qui me parlez-vous donc ? Je ne vous comprends pas, madame, ou plutôt j'ai mal entendu.

—Oh ! pitié, monsieur, dit la pauvre femme d'une voix brisée, pitié pour moi et pour le malheureux qui me doit la vie, car un mot de votre bouche peut nous tuer tous les deux.

—Quoi ! s'écria M. Van Baert, vous osez avouer que ce misérable, arrêté comme vagabond et incendiaire...

—Est l'enfant que j'avais cru mort et dont je vous ai avoué la naissance avant de m'unir à vous ! Monsieur, je vous jure que si je vous ai trompé, c'est que j'ai été trompé moi-même, et aujourd'hui, pour la première fois, j'apprends ce qu'ont fait des amis imprudents. Monsieur, avant de me condamner ne m'accorderez-vous pas du moins la faveur de m'entendre ?

M. Van Baert, revenu du premier mouvement de surprise et de colère, alla s'asseoir à quelque distance de sa femme en murmurant :

—Vous avez raison, madame ; je vous écoute.

## XIV

Cécile resta un moment sans pouvoir parler ; des sanglots soulevaient sa poitrine et des larmes inondaient son visage. Enfin, surmontant son émotion, elle reprit :

—Vous vous souvenez de mon père, M. Lambert, et vous savez avec quelle sévérité inflexible il surveilla mon éducation. Je fus privée presque en naissant de ma mère, qui eut adouci par son indulgence et sa bonté mes premiers chagrins. Toute enfant, je gémissais de l'isolement dans lequel on me laissait, de la rigueur avec laquelle j'étais traitée.

—M. Lambert, négociant et manufacturier, croyait ne devoir à sa fille que cette justice rigoureuse mais froide et sévère qu'il montrait à ses ouvriers et à ses correspondants. Il avait cherché à m'inspirer du respect, de la crainte, jamais de l'affection et de la confiance. A dix-huit ans, je ne connaissais aucun de ces sentiments doux qu'on éprouve pour une compagne ou une amie.

—A l'âge dont je vous parle, ma santé, affaiblie par la vie sédentaire et triste que je menais depuis mon enfance, nécessitait l'air de la campagne.

—M. Duvernay, ancien associé de mon père, s'était retiré depuis plusieurs années avec sa sœur, mademoiselle Duvernay, simple et digne femme, à qui l'expérience du monde manqua plus tard pour me défendre, dans une jolie habitation qu'ils possédaient à une vingtaine de lieues de Paris.

—Ce fut à ces bons amis que M. Lambert me confia. Sa soupçonneuse prévoyance ne devina pas alors à quels périls leur faiblesse pour moi allait laisser exposée une jeune fille ignorante, et qui, pour la première fois, se trouvait affranchie de l'autorité paternelle.

—Vous savez combien je fus imprudente et coupable, continua madame Van Baert en baissant les yeux. Un jeune officier, parent de Duvernay, se trouvait en même temps que moi à D\*\*\* ; je ne sus pas éviter le danger que je ne connaissais pas, contre lequel personne n'avait songé à me prémunir. Obtenir le consentement de mon père au mariage que nous appellions tous deux de tous nos vœux eut été impossible. Jeune et inexpérimentée comme je l'étais, je me laissai persuader de passer la mer et d'aller contracter à Londres un mariage secret. Hélas ! j'ignorais que cet engagement, valable aux yeux de la religion, était nul au point de vue de la loi française, lorsqu'un événement inattendu vint compliquer encore ma situation déjà si affreuse. Mon époux fut tué en duel avant d'avoir pu régulariser notre situation, sans avoir pu me remettre le certificat qui était la seule preuve de notre mariage secret.

—Heureusement on parvint à cacher à M. Lambert le malheur qui me frappait : on lui écrivait de temps en temps que ma santé s'améliorait, mais que pour guérir complètement j'avais encore besoin de l'air de la campagne, et ainsi il me fut possible de donner le jour à mon fils sans éveiller les soupçons.

—Cet enfant, monsieur, est né sous de tristes auspices. On l'arracha de mes bras, sans me laisser le temps de l'embrasser. On le plaça en nourrice dans un endroit éloigné, et je ne l'ai jamais revu.

—Quand je témoignai des craintes sur son avenir, on me dit que son père avait remis en mains sûres, au moment de partir, une somme assez considérable pour constituer sur la tête de l'infortunée petite créature une rente viagère. D'ailleurs, Duvernay s'engagea sur l'honneur à la protéger et à réparer ainsi ses premiers torts. Je le savais incapable de manquer à un engagement si solennel, et je dus me soumettre à la nécessité.

—A cette époque je fus rappelée par M. Lambert. Vous étiez déjà à Paris, et l'époque fixée par votre père et le mien pour l'accomplissement de leurs projets était arrivée. On me signifia que j'eusse à vous épouser dans un bref délai.

—Vous avez su mes souffrances et mes larmes ; je ne voulais pas tromper l'honnête homme qui recherchait ma main.

M. Duvernay, avec qui j'entretenais une correspondance très active, m'encourageait dans ces sentiments, et cependant je voyais dans chacune de ses lettres percer le regret que tout mon avenir fût perdu.

« Au milieu des luttes que je soutenais contre mon père, je reçus, à l'insu de tout le monde, par une lettre de Duvernay, la nouvelle que mon pauvre enfant, à peine âgé de quelques mois, venait de mourir chez sa nourrice. Je ne doutai pas un instant de la réalité du fait, que la santé chancelante de mon fils rendait possible, et je pleurai sincèrement dans le secret de mon cœur.

« Cependant, mon père devenait plus pressant de jour en jour, et sa violence me mettait au supplice. Je connaissais déjà assez votre caractère pour en deviner la noblesse et la générosité ; je n'hésitai pas, je vous dis toute la vérité, je vous racontai l'histoire de ma vie, mes fautes, mes remords, et je m'aperçus bientôt que vous étiez digne de cette confiance.

« Quoique bien jeune alors, vous avez excusé mes fautes, vous avez pleuré avec moi ; vous avez renfermé dans votre cœur ce secret douloureux. En m'épousant, vous vous êtes contenté de l'estime et de l'affection que je pouvais vous donner.

« Oh ! monsieur, après vingt ans d'une union si heureuse et si calme, laissez-moi vous remercier encore de n'avoir pas désespéré d'une pauvre femme qui, au début de sa vie, avait été coupable :

« Ce que je vais ajouter ne sera pas des suppositions qui, cependant, ont pour moi l'évidence de la vérité.

« M. Duvernay, dans son zèle imprudent à me servir, attribuait ma résistance à ce pauvre enfant, dont sa sœur et lui connaissaient seuls l'existence. Ils eurent le courage de me tromper, de déchirer mon cœur de mère... et depuis il ne leur a pas été possible de revenir sur un aveu mensonger qui avait déjà changé mon sort.

« Cet enfant a grandi loin de moi, obscur et ignoré, sans famille, sans nom. A en juger par cette lettre dont on vous a lu aujourd'hui un passage, il gémissait de son isolement et suppliait Duvernay de lui révéler le secret de sa naissance.

« Duvernay a résisté longtemps, sans doute ; il y allait de votre bonheur, du mien, de celui de notre fille. J'ignore comment, après la mort de mon ancien ami, le malheureux jeune homme a appris cette triste et lamentable histoire ; mais ses actions, ses paroles, son émotion à ma vue, tout me porte à croire qu'il n'ignore rien de notre situation présente, des sacrifices qu'elle lui impose.

« Et maintenant, monsieur, il vous est facile d'expliquer les causes de son voyage dans notre province, ses démarches qui ont fait supposer de si coupables intentions. Sitôt qu'il a connu la vérité, il n'a pu résister au désir de visiter le pays qu'habite sa mère, cette femme qui lui a donné le jour et qu'il n'a jamais vue, qui ne lui a jamais prodigué aucune caresse, qui ignorait même son existence !

« Il s'est arrêté comme un passant et un voyageur sur le seuil de cette maison pour entrevoir sa mère, sa sœur, pour mendier un de leurs regards ?

« Quand, par une erreur funeste, il s'est trouvé sous le poids d'une accusation criminelle, il a mieux aimé accepter l'humiliation, l'infamie, que de révéler un secret qui pouvait détruire à jamais la tranquillité de cette maison !

« Il n'a pas prévu, sans doute, en se résignant à souffrir seul, à porter seul le poids de cette honte, que j'aurais le courage, moi, d'implorer votre pitié ; qu'après vingt ans d'affection, d'estime et de respect pour l'homme généreux à qui je dois plus que la vie, je viendrais me traîner encore à ses pieds en lui disant :

« Grâce, monsieur, grâce pour une première faute que vous avez déjà pardonnée à l'épouse coupable ! Grâce pour mon fils qui ne doit pas porter la peine de mes erreurs ! »

Pendant ce long récit, M. Van Baert d'abord si irrité et si sombre, avait rapproché peu à peu son siège de celui de Cécile.

A mesure qu'elle s'animait et qu'elle avouait franchement

les fautes de sa jeunesse, les nuages amassés sur le front du maître de forge se dissipèrent. Vers la fin du récit, il s'était emparé de la main de sa femme, qu'il pressait doucement dans les siennes, et quand elle eut fini de parler, il lui ouvrit les bras en murmurant :

—Ma pauvre Cécile !

Ils confondirent un moment leurs larmes.

—Ah ! mon ami, s'écria Mme Van Baert avec explosion, je savais bien que je ne m'adresserais pas vainement à votre cœur !

—J'ai à me faire pardonner ma violence de tout à l'heure, Cécile, mais, je vous en prie, ne parlons plus du passé. L'existence de ce jeune homme me semble un malheur et pour vous et pour moi, car il se place entre nous comme le souvenir vivant d'une époque que je voudrais oublier et vous faire oublier à tout prix. Cependant, je serai conséquent avec moi-même ; je vous ai pardonné sa naissance le jour où vous m'avez révélé ce fatal secret : il faut maintenant que je tâche d'assurer sinon son bonheur, du moins sa tranquillité. Seulement il importe d'abord de savoir si vous ne vous êtes pas trompée dans vos suppositions, et s'il est vraiment digne...

—Il est digne de vos bienfaits ! interrompit Cécile avec chaleur ; voyez avec quel dévouement il a gardé le silence, quand, par une parole, il pouvait expliquer sa conduite et obtenir sa liberté.

—Eh bien ! ma chère, je vais me rendre au pavillon à l'instant même.

—Et je vous accompagnerai, ajouta Cécile en se levant rapidement.

—Vous ! songez donc que vous êtes malade, épuisée par les souffrances de cette affreuse soirée. Je crains...

—J'aurai de la force, mon ami. Je veux être témoin de son étonnement et de sa joie quand il saura tout, car il saura tout n'est-ce pas ? Je veux qu'il vous aime, qu'il vous adore comme un Dieu... Et puis, s'il le faut, si notre repos l'exige, je me séparerai de lui ! je lui dirai adieu pour toujours.

En parlant ainsi, elle s'était enveloppée dans un grand châle, et saisissant une bougie, elle s'avança vers la porte. Son mari voulut la soutenir ; elle le repoussa doucement et marcha d'un pas assuré.

## XV

La première pièce était déserte, suivant l'ordre exprès de madame Van Baert, qui avait craint qu'on pût entendre son explication avec son mari. Toute la maison semblait plongée dans le sommeil.

On n'a pas oublié que M. Van Baert avait jugé prudent de placer le prisonnier dans un pavillon isolé, qui avait servi jadis de logement à l'un des principaux commis de l'usine, et qui était situé à l'extrémité de la dernière cour. Pour arriver à ce pavillon, il fallait traverser de vastes ateliers qui, pendant le jour, regorgeaient d'ouvriers, et où l'on entendait continuellement le bruit sourd et monotone de l'écluse voisine. M. et madame Van Baert s'avançaient en silence, lorsque tout à coup, dans les profondeurs obscures de ces ateliers, ils aperçurent une ombre blanche et légère qui semblait chercher à se dérober à leurs regards. Ils s'arrêtèrent, les yeux fixés sur cette espèce de fantôme qui resta immobile. Cécile se serra contre son mari ; celui-ci, plus étonné qu'effrayé, marcha droit au fantôme, qu'il saisit brusquement par le bras, et qui poussa un petit cri de douleur. C'était sa fille Anna.

—Vous ! mademoiselle, demanda-t-il avec sévérité, vous ici, à cette heure, courant la maison sans lumière ! Que signifie ceci, je vous prie ?

Anna balbutia quelques paroles inintelligibles.

—D'où viens-tu donc ainsi, mon enfant ? demanda sa mère avec plus de douceur ; comment n'es-tu pas couchée ?

Anna, ne pouvant ou ne voulant pas répondre, se mit à pleurer.

—Voilà qui est bien extraordinaire ! dit M. Van Baert ;

allons, Anna, il ne s'agit pas de pleurer... Qu'est-ce que cette clef que vous avez à la main ? Dieu me pardonne, continua-t-il en l'examinant, c'est la seconde clef du pavillon où est enfermé le prisonnier ! Que voulez-vous faire de cela ?

Anna, voyant qu'il ne lui était plus possible de garder le silence, prit le parti d'avouer la vérité.

— Mon cher papa, ma bonne maman, dit-elle en joignant les mains, ne m'accablez pas de votre colère !

— Encore une fois, méchante enfant, qu'as-tu donc fait ?

— Le prisonnier...

— Eh bien !

— Je lui ai rendu la liberté ; il s'est enfui.

— Enfui !... mais c'est impossible, il était gardé à vue.

Anna, étonnée de voir son père si tranquille, reprit avec plus d'assurance :

— Pardonnez-moi si j'ai mal agi : mais je ne sais quelle voix secrète m'ordonnait de secourir ce malheureux. Maman le croit innocent, et elle pleurait à cause de lui ; tout cela m'a décidée à le sauver. J'ai demandé sa grâce à M. Quentin, il me l'a refusée ; vous, mon père, vous me l'eussiez refusée aussi. Alors, j'ai pris cette clef qui ouvre la petite porte du pavillon, j'ai attendu le moment où les gardiens étaient profondément endormis. Je suis entré sans bruit, je lui ai fait signe de me suivre, et je l'ai accompagné jusqu'à la porte sans qu'on se soit aperçu de sa fuite... Oh ! de grâce, si j'ai eu tort, pardonnez-moi.

— Embrasse-moi, ma fille, s'écria madame Van Baert ; tu as obéi, sans le savoir, à un sentiment sacré ! Et dis-moi, Léon... ce jeune homme, a-t-il fait quelques difficultés pour s'éloigner ?

— Oui, maman ; j'ai même été obligée de lui dire...

— Quoi donc ?

— Que c'était vous qui m'aviez envoyée. Alors il m'a baisé la main et m'a dit d'une voix dont le souvenir ne me quittera plus : " Mademoiselle, votre mère et vous avez le droit de me demander les plus grands sacrifices."

— Tout ceci est très-mal, mademoiselle, interrompit M. Van Baert d'un ton qu'il cherchait à rendre sévère. Bien des personnes ont été compromises par vos folies romanesques et...

Tout à coup, il se tut et resta immobile dans l'attitude de l'attention. Au milieu du silence de la nuit, la cloche qui, pendant le jour, appelait les ouvriers de l'usine au travail, était sonnée à grande volée par une main invisible. En même temps, une voix lugubre poussait à l'autre extrémité de la maison le terrible cri : Au feu ! au feu !

M. Van Baert tressaillit, et ses traits prirent une indicible expression d'effroi. Il courut à l'autre extrémité de l'atelier, et en ouvrit la porte. Alors on aperçut un vaste incendie allumé dans la cour où l'on réunissait d'ordinaire la houille et les autres combustibles pour les besoins de la forge.

Les deux pauvres femmes s'étaient suivies machinalement ; quand elles reconnurent la cause de cette alerte, elles poussèrent des cris lamentables... M. Van Baert, les saisissant chacune d'une main, les força de contempler les flammes qui commençaient à s'élever au niveau des bâtiments, et leur dit avec un singulier mélange d'ironie et de fureur :

— Regardez ce que vous avez fait toutes deux : voilà, mademoiselle, comment se venge de moi celui que vous avez sauvé ? Voilà, madame, comment votre fils reconnaît les bienfaits dont je voulais le combler.

— Mon fils ! ce n'est pas lui, monsieur ; je vous jure que ce n'est pas lui !

— Votre fils ? s'écria Anna, quoi ! ce jeune homme que je viens de sauver... Je m'explique enfin ce sentiment inconnu...

M. Van Baert ne les écoutait plus ; il s'était précipité comme un fou vers la maison.

Les chefs d'ateliers, les ouvriers privilégiés, les domestiques qui logeaient à la forge, s'étaient levés au signal d'alarme qui venait de se faire entendre. Les gendarmes, dont la surveillance avait été mise en défaut, accouraient au bruit, pensant que ce tumulte était causé par l'évasion de leur prisonnier. Le lieutenant Quentin parut aussi, ignorant ce qui se passait. Tous se réunirent autour de M. Van Baert, et on se concerta

rapidement sur les mesures à prendre pour combattre le fléau. Les bâtiments de l'usine, dans leur ensemble, formaient une espèce de carré long, dont un des petits côtés faisait face à l'avenue, et dont le côté opposé était adossé à la rivière.

L'intérieur de ce carré était occupé, outre la cour d'honneur que nous connaissons déjà, et où était située l'habitation du propriétaire, par trois autres cours. L'une, parallèle à la cour d'honneur, avait la même largeur ; les deux autres, plus petites, étaient séparées seulement par une espèce d'atelier, dont les machines étaient mises en jeu par la roue placée dans le courant d'eau à l'extérieur des bâtiments.

C'était dans une de ces cours, séparée ainsi de la rivière par un simple mur, qu'étaient placées les principales provisions de combustibles ; des amas de houille et de bois remplissaient les hangars dont elle était entourée.

On comprend, par cette disposition, qu'il avait été facile d'aller et de venir dans la partie intérieure de l'usine, sans remarquer l'incendie qui couvait à l'autre extrémité, dans l'angle le moins fréquenté de l'habitation.

Du pavillon où Léon avait été enfermé dans la cour voisine, on n'avait pu rien voir, non plus, jusqu'au moment où l'incendie, prenant de l'intensité, s'était attachée aux charpentes des hangars.

M. Van Baert reconnut d'un coup d'œil qu'il y avait possibilité d'arrêter l'incendie en coupant promptement la communication des toitures, et en isolant les matériaux en ignition entre quatre murailles.

Il exposa rapidement son projet au lieutenant Quentin ; et, saisissant une hache, il cria à ceux qui l'entouraient :

— Allons, mes amis, du courage ! Le dommage ne sera peut-être pas très-considérable si nous arrivons à temps... Allons, ferme ! à l'ouvrage !... Sur les toits et coupons tout... Il faut que nous allions plus vite que le feu !

## XVI

Les travailleurs dont le maître de forge pouvait disposer ne formaient pas plus d'une quinzaine de personnes, y compris les quatre gendarmes et le lieutenant Quentin, qui, il est vrai, ne s'épargnèrent pas plus que M. Van Baert lui-même.

En un clin d'œil cette petite troupe courut sur les toits menacés, frappant avec une espèce de fureur la charpente et les tuiles, qui volaient en éclats. Les haches brisaient tout ce qu'elles ne pouvaient couper. M. Van Baert, nu tête, à quelques pieds seulement du foyer de l'incendie, encourageait les compagnons de la voix et de l'exemple.

Cependant, telle était la chaleur qui se dégageait de la houille embrasée, que le moment paraissait prochain où les travailleurs devraient reculer devant cette épouvantable température. Des bois situés à peu de distance s'enflammaient sans qu'aucune étincelle s'en fût approchée ; les murailles qui formaient les parois de la cour se fendaient du haut en bas par la force du feu.

M. Van Baert lui-même, donc la hache tout émoussée avait déjà fait disparaître une aile entière d'un des hangars, sentit qu'il fallait reculer devant ces terribles flammes, auxquelles sans doute on n'avait pas fait une part assez large.

Comme il jetait autour de lui un regard de mortelle angoisse, il remarqua sur la muraille qui longeait la rivière un travailleur dont les flammes et la fumée ne lui permettaient pas de distinguer les traits. Cet homme debout, n'ayant pour tout vêtement qu'un pantalon et sa chemise, qu'il semblait avoir mouillés à l'avance dans l'eau de la rivière, bravait une température infernale à ce poste périlleux ; et, armé d'une des barres de fer qu'on trouvait à chaque pas dans les cours et les ateliers, il travaillait avec une ardeur inconcevable à desceller les pierres afin de pratiquer une brèche dans la muraille. M. Van Baert comprit aussitôt quel devait être le résultat de cette manœuvre ; la cour se trouvait au-dessous du niveau de la rivière, et quand la brèche serait assez profonde, l'eau se précipitant dans la cour, éteindrait en quelques minutes cet immense

brasier. Plusieurs grosses pierres avaient déjà roulé dans la fournaise et il n'y avait plus que quelques efforts à faire pour atteindre le point où les eaux devaient s'élançer.

A cette vue, M. Van Baert ne put contenir sa joie. Il battit des mains avec un enthousiasme d'enfant et cria au courageux travailleur :

— Bien, bien, camarade, c'est cela ! Vous allez nous sauver tous et je vous récompenserai comme un roi. Courage, vous autre, continua-t-il en s'adressant aux sapeurs, encore un moment, et ce brave homme aura fait cesser tout le danger.

L'inconnu ne sembla pas avoir entendu ces promesses et ces encouragements, le bruit de l'incendie et des coups de hache couvrant la voix de M. Van Baert.

Quelques minutes se passèrent encore ; la chaleur devint si insupportable autour des ouvriers que plusieurs furent forcés de reculer. Leur poste n'était plus tenable sur un talus de briques déjà miné par le feu. M. Van Baert tourna les yeux vers l'ouvrier de la muraille ; mais une nappe de flamme s'était élevée entre eux et il ne paraissait plus

— Il aura déserté aussi, pensa le maître de forges avec désespoir.

En ce moment un bruit épouvantable se fit entendre ; c'était comme le bouillonnement des laves liquides dans le cratère d'un volcan, un grondement sourd comme celui d'un tonnerre lointain. En même temps, des tourbillons d'une vapeur noire mêlée de cendre et de fumée montèrent vers le ciel et obscurcirent l'atmosphère, illuminée un instant auparavant par une brillante clarté. M. Van Baert comprit que les eaux venaient enfin de faire irruption.

— Eloignez-vous, éloignez-vous tous ! cria-t-il à ses gens : vous seriez étouffés par cette vapeur brûlante ! Laissez agir la rivière, mes amis ; elle est plus puissante que nous.

En effet, un quart-d'heure après, la cour était entièrement inondée et le dernier charbon s'éteignait en sifflant. Quant aux poutres et aux charpentes qui brûlaient au-dessus du niveau d'eau, quelques coups de hache en eurent bientôt fait justice, et au moment où le jour parut il n'y avait plus rien à craindre pour les bâtiments demeurés intacts.

Comme l'incendie finissait, les ouvriers employés à l'usine et les paysans du voisinage accouraient de tous côtés pour porter secours. L'alarme s'était répandue rapidement ; mais la scène que nous venons de décrire avait été si courte que ces renforts arrivèrent lorsqu'il n'y avait plus rien à faire. M. Van Baert descendit dans la cour principale, où la foule était réunie, et rien en ce moment n'eût pu faire distinguer l'opulent maître de forge du dernier de ses forgerons. Ses vêtements étaient brûlés en plusieurs endroits, son vigage était noirci par le charbon et la fumée.

Il s'arracha aux transports de sa femme et de sa fille et, élevant la voix, il demanda :

— Mes amis, quel est celui de vous qui au péril de sa vie, a pratiqué cette brèche à la muraille et nous a tous sauvés ? Où est-il, que je l'embrasse... Je lui dois plus que la vie !

Les assistants se regardèrent en silence, et un d'eux répondit tristement :

— Je crains bien, maître, que celui dont vous voulez parler ne reçoive jamais vos remerciements. Je n'étais pas bien loin de lui ; quand l'eau a commencé à se précipiter dans la cour, je l'ai perdu de vue tout-à-coup, et peut-être...

— Oh ! cela n'est pas possible ! un si brave homme ! Je donnerais la moitié de ce que je possède pour que vous vous soyez trompé... Mais au moins quelqu'un a-t-il remarqué ses traits ? pourrait-il le reconnaître ?

Personne ne répondit cette fois.

— Voilà qui est bien extraordinaire dit M. Van Baert.

Un autre ouvrier, qui revenait du théâtre de l'incendie, fendit la foule et présenta à M. Van Baert une redingote et une barre de fer qu'il avait trouvées sur la muraille près de la brèche. La redingote était à moitié consumée ; cependant on reconnaissait, à la finesse du drap, à l'élégance de la coupe, qu'elle avait appartenu à un citadin.

— Tenez, maître, dit l'ouvrier ; le pauvre diable qui a porté ce vêtement et qui s'est servi de cette barre n'est probablement plus de ce monde !

— Je reconnais cette redingote, s'écria le gendarme Bourguignon ; c'est celle du prisonnier qui s'est évadé cette nuit...

— Et vous dites qu'il est mort ? demanda madame Van Baert épouvantée.

— Tout le prouve, madame.

La pauvre femme tomba dans les bras de son mari en murmurant :

— Vous voyez bien qu'il était digne de vous ! il est mort pour sauver votre fortune.

Le surlendemain du jour (il faudrait dire peut-être de la nuit) où s'étaient passés les événements que nous venons de raconter, M. Van Baert et le lieutenant Quentin, enveloppés de leurs manteaux, gravissaient péniblement la crête d'une de ces montagnes arides dont nous avons cherché à donner une idée au commencement de cette histoire. Il était environ quatre heures du matin ; les étoiles commençaient à s'éteindre une à une dans la teinte légèrement orangée qui se répandait à l'Orient. La vallée, au-dessous des voyageurs, était encore enveloppée de brouillards qui ne permettaient d'en saisir aucun détail. Une brise froide sifflait par rafales sur les rocs calcinés et justifiait la précaution qu'avaient prise les voyageurs de se munir de leurs manteaux, précaution qui eut pu paraître extraordinaire, au cœur de l'été, à des gens peu habitués aux températures extrêmes des pays montagneux.

En arrivant au sommet de la montagne, M. Van Baert s'arrêta pour reprendre haleine, et s'asseyant sur un rocher au bord du chemin, il dit à son compagnon à voix basse, comme s'il eût craint d'être entendu au milieu de cette solitude :

— Ouf ! voilà le plus difficile de fait ! Pourvu que ma femme et ma fille n'apprennent pas à leur réveil que j'ai voulu prendre part à cette expédition ; elles seraient de force à venir dans leur calèche me relancer jusqu'ici. Mais quelle que soit ma confiance en vous, mon cher Quentin, je ne veux m'en rapporter qu'à moi pour opérer l'arrestation de ce misérable insensé. Il a fait à lui seul dans la commune plus de ravages que toute une armée ennemie. Etes-vous sûr au moins que vos dispositions sont bien prises et qu'il lui est impossible de nous échapper ?

— Ne craignez rien à ce sujet, répondit Quentin du même ton. A vingt pas de ces arbres, continua-t-il en désignant du doigt le bouquet de chênes dont nous avons parlé, vous pouvez déjà apercevoir sur la gauche l'entrée de la grotte où Sylvain s'est réfugié. Hier au soir deux de mes hommes, qui rôdaient dans le voisinage, l'ont poursuivi et l'ont vu entrer dans ce rocher. Ils allaient s'emparer de lui quand, en approchant, ils ont entendu plusieurs voix dans l'intérieur. Pensant avec raison que ce Sylvain pouvait avoir des complices qui profiteraient de l'obscurité de la nuit pour s'échapper si l'on était en force, l'un d'eux est venu me prévenir, tandis que l'autre restait en observation à quelques pas de là. Vous savez le reste ; j'ai posté mon monde autour de la grotte, de manière à ce que personne ne puisse sortir sans être aperçu, et maintenant que voici le jour, aucun n'échappera... Tenez, voyez-vous ces points noirs et immobiles qui forment comme un cercle autour du rocher ? La nuit a du être rude pour ces pauvres diables !

— C'est bien, Quentin ; je reconnais votre zèle et votre sagacité ordinaires ; on ne peut prendre trop de précaution contre un homme aussi dangereux. Cependant, je ne crois pas aux complices qu'on lui suppose ; le maître de l'auberge des Forgerons a déclaré positivement que Sylvain était le seul coupable ; on l'avait vu entrer un moment avant le sinistre dans l'écurie où l'incendie a d'abord commencé, et il est bien constaté que personne n'a pu l'aider dans l'exécution de cet abominable projet.

— Mais, monsieur, Sylvain n'aurait pu pénétrer chez vous la même nuit, lorsque le feu s'est déclaré dans votre usine, s'il n'avait eu des complices à l'intérieur...

— Je vous comprends, monsieur, dit Van Baert séchement ;

toujours les mêmes soupçons injustes contre le jeune homme qui me rendit cette nuit-là de si grands services. Mais il a été reconnu que de l'extérieur de l'usine on avait très-bien pu jeter par-dessus la muraille un corps enflammé quelconque capable de déterminer l'incendie du charbon ; on a reconnu encore qu'au moment où le prisonnier a trompé la surveillance de ses gardiens, l'incendie était dans toute sa force et devait déjà avoir couvé pendant plusieurs heures... Enfin, monsieur, je crois vous avoir dit qu'actuellement je ne connaissais parfaitement ce jeune homme et si, par bonheur, il existait encore, je vous demanderais d'avoir pour lui les égards, l'affection que vous pourriez porter à mon propre fils... Que diable ! ajouta-t-il en s'interrompant, vous m'en feriez dire plus que je ne voudrais !

—Votre fils ! répéta Quentin d'une voix altérée ; avant de consentir à donner la main de votre fille à cet inconnu, quel que soit son rang, je vous ferai remarquer...

—Donner la main de ma fille à ce jeune homme !

—Ainsi seulement je puis m'expliquer l'action que vous, madame Van Baert et surtout mademoiselle Anna, lui portez tous.

—Voilà bien des sornettes, monsieur le lieutenant, répliqua Van Baert en se levant, et si vous saviez la vérité... mais je ne vous dirai qu'une chose : lors même que Léon aurait échappé à la mort, ce qui est possible, puisque son corps n'a été retrouvé nulle part, ni dans la rivière, ni dans les décombres de l'incendie, l'affection que nous lui portons et celle qu'il peut avoir pour nous ne seraient nullement cause de la rupture de votre mariage avec ma fille... Mais ce n'est pas de tout ceci qu'il s'agit... le jour se lève et il est temps de rejoindre vos hommes. Ainsi donc, prenez ma gourde, buvez un coup, car ce brouillard est très-malsain, et en marche, nous causerons plus tard.

Quentin, un peu rassuré, accepta, sans se faire prier la petite bouteille d'osier que lui tendait le maître de forges. Chacun y porta fraternellement les lèvres à son tour ; puis les deux voyageurs commencèrent à descendre la montagne.

## XVII

Plus ils approchaient de l'endroit où les gendarmes étaient en embuscade, plus ils redoublaient de précautions afin que le bruit de leurs pas ne donnât pas l'alarme. Quand ils quittèrent le grand chemin pour atteindre le bouquet de bois, ils virent des têtes apparaître silencieusement derrière chaque rocher. Sur la petite plate-forme où s'élevaient les trois chênes, une sentinelle demanda à voix basse, en faisant craquer la batterie de sa carabine :

—Qui vive ?

—C'est nous, Bourguignon, répondit Quentin, ne nous reconnaissez-vous pas ? Qu'y a-t-il de nouveau ?

—Rien, lieutenant ; ils n'ont pas bougé.

—Avez-vous entendu quelque chose ?

—Un d'eux a poussé des gémissements toute la nuit, comme s'il était sur le point de rendre l'âme... Un autre semblait l'encourager et le consoler.

—Cela est bien singulier, reprit Van Baert, mais s'il fait déjà assez clair pour agir, avançons donc ; l'ennemi ne me paraît pas dangereux pour le moment.

Bourguignon fit signe à ses camarades, qui apparurent comme par enchantement. Ils avaient jeté leurs manteaux pour être plus libres dans leurs mouvements, et tenaient leur carabine à la main, prêts à faire feu.

Sur l'ordre de leur chef, tous se rapprochèrent sans faire de bruit, de manière à former une ligne de plus en plus serrée autour du rocher. Ils n'étaient plus qu'à une douzaine de pas environ de l'entrée de la grotte, lorsque le lieutenant fit entendre le commandement *Ce halte !* Ceux que l'on cherchait venaient enfin de s'éveiller, et un bruit de voix annonça que quelqu'un d'eux allait paraître.

En effet, une minute après, un homme en haillons, tout

ébouriffé, se frottant les yeux des deux mains à la fois, comme s'il eût été éveillé en sursaut au plus fort de son sommeil, se montra à l'entrée de la grotte : c'était Sylvain. Il regarda d'abord le ciel pour consulter le temps, suivant l'habitude commune aux campagnards et aux marins ; puis il étendit les bras, ouvrit une bouche démesurée et fit entendre un long baillement.

Tout à coup un changement complet s'opéra dans sa personne. En rabaisant ses regards vers la terre, il venait d'apercevoir les gendarmes. Or, nous savons quelle haine mortelle l'insensé éprouvait pour eux ; son teint s'anima, ses lèvres se serrèrent, et il bondit en arrière comme s'il se fût trouvé subitement sur le bord d'un abîme. Puis, il s'adossa à une pointe de rocher ; sans pousser un cri, sans prononcer un mot, il tira de sa poche un de ces terribles couteaux-poignards que les Aveyronnais appellent *capuchadou*, et se prépara dans un calme farouche à la résistance.

Les gendarmes s'élançaient déjà pour le désarmer ; M. Van Baert comprit que, s'il laissait les agents de la force publique se livrer à leur ardeur, l'arrestation de Sylvain ne pourrait avoir lieu sans effusion de sang. Les abords de la grotte étaient difficiles et rocailleux ; d'un autre côté, Sylvain, qui, comme nous l'avons dit, était de haute taille et d'une force athlétique, avait l'avantage du terrain ; selon toute apparence, le premier qui arriverait à sa portée sentirait l'atteinte du couteau avant que les autres eussent pu venir au secours. Aussi cria-t-il d'une voix impérieuse :

—Arrêtez, messieurs, arrêtez donc. Pourquoi employer la violence quand on peut employer les moyens de douceur ? Diable ! vous ne connaissez pas la puissance d'une pareille arme dans les mains de ce gaillard-là... L'un de vous au moins la connaîtrait à ses dépens.

Les gendarmes s'arrêtèrent encore, impatientés des lenteurs du prudent maître de forges. Sans s'inquiéter de leurs murmures, il s'avança résolument vers le vieil insensé.

—Qu'est-ce que cela, Sylvain ? dit-il avec sévérité. N'ai-je pas défendu dans toute la commune de porter sur soi de pareils couteaux ? Voyons, remettez-moi votre capuchadou, et ne faites pas de résistance inutile.

Le vagabond reconnut sur-le-champ M. Van Baert, et quittant son attitude menaçante, il porta la main à son front, pour y chercher le vieux chapeau déchiré qu'il portait d'ordinaire. Autant il avait horreur des gendarmes, autant il respectait l'honnête manufacturier qui, plus d'une fois, lui avait fait l'aumône. Cependamment il ne livra point son couteau et répondit avec cette espèce de dignité mystique qui était un des caractères caractéristiques de sa folie :

—Avec quoi donc se défendra l'archange Michel si vous lui prenez son capuchadou ?

—Il est bien question de l'archange Michel, exécutez-vous de bonne grâce, ou sinon...

—Ah ! vous ne savez pas ! reprit Sylvain avec orgueil, c'est moi qui suis l'archange Michel ! Je puis le dire à présent, car ma mission est finie... Dieu m'avait donné le pouvoir de brûler sept maisons dans cette commune, parce que la commune a péché... Dieu m'a puni à mon tour parce que j'ai mis le feu aux forges de Boussac... C'est le *jeune homme*, vous savez, qui me l'a dit. Aussi vous ne croyez plus que je suis l'archange Michel, parce que je n'ai plus mes ailes dorées et ma lance de feu...

—Vieux radoteur, interrompit Van Baert, oubliant dans sa colère qu'il s'adressait à un fou incapable de le comprendre, vous n'êtes pas plus l'archange Michel que je ne suis le grand Turc, si vous avez eu jamais des ailes, ce n'a pu être que des ailes d'oison... Ce n'est pas avec votre lance de feu que vous avez brûlé tant de fermes et que vous avez été sur le point de me griller moi-même avec ma maison et tout mon monde, mais bien des mèches souffrées que vous alliez préparer dans les montagnes et que vous jetiez par-dessus les murailles... Mais je me laisse là emporter ! Voyons, livrez-moi votre couteau de bonne grâce, ou il vous arrivera malheur.

Sylvain, du geste, désigna l'entrée de la grotte.

— Eh ! qui donc le défendra, *lui*, si je n'ai plus mon capuchadou ?

— De qui parlez-vous ? demanda le maître de forges.

Une voix faible appela Sylvain de l'intérieur de la grotte.

— L'entendez-vous ? dit l'insensé, c'est moi qui l'ai caché là ! Quand je le trouvais là-bas dans l'eau, il était presque mort... J'ai mis sur sa blessure des herbes que je connais, et il va mieux, mais les autres ne doivent pas le voir ; ils l'emmèneraient et le tueraient, comme Laurent.

On appela encore Sylvain, et le son de cette voix, quoique altérée par la souffrance, était bien celui de Léon. Le maître de forges se disposait à éclairer ses soupçons, quand l'habitant de la grotte lui-même parut à l'entrée.

C'était en effet le mystérieux Léon, et on pouvait facilement reconnaître en lui l'ouvrier courageux de la nuit précédente, car il était dans le même équipage qu'au moment où on l'avait vu saper la muraille de la cour au charbon. Un de ses bras était soutenu par sa cravate tachée en forme d'écharpe ; il se servait de l'autre pour s'appuyer péniblement contre la paroi de la caverne. Ses vêtements étaient tachés de sang en plusieurs endroits, et il était fort pâle.

Il promena un regard lent et douloureux autour de lui. Apercevant les gendarmes qui cernaient le rocher, il poussa un cri de terreur, M. Van Baert courut à lui.

— Ah ! c'est vous, enfin, disait-il, je savais bien que vous existiez encore !

Mais ces paroles ne furent pas entendues ; les gendarmes coururent à la fois vers la grotte, Sylvain, occupé de ce qui se passait entre le maître de forges et Léon, fut saisi et désarmé avant d'avoir pu tenter aucune résistance. Quelques-uns, parmi lesquels était Bourguignon, voulurent aussi porter la main sur Léon, qui, vaincu par la faiblesse et la douleur, ne se soutenait qu'avec le secours de Van Baert ; celui-ci les repoussa avec violence :

— Ce jeune homme est mon meilleur ami ! cria-t-il ; c'est lui qui avant-hier, a sauvé ma fortune par le plus admirable dévouement. Je défends qu'on le touche.

— Mais, monsieur le maire, dit Bourguignon, c'est le prisonnier qu'on avait confié à ma garde et qui s'est échappé ; la compagnie dans laquelle on le trouve...

— Silence ! dit le lieutenant Quentin ; M. Van Baert commande seul ici, et il est seul responsable vers l'autorité : ceci ne nous regarde plus.

— Je vous remercie, monsieur Van Baert, dit Léon avec un sourire mélancolique.

— Ce n'est pas tout, reprit le maître de forges ; M. Léon est malade, blessé par suite des courageux efforts qui ont sauvé ma forge ; il n'aura pas d'autre maison que la mienne, et on va le transporter sur-le-champ chez moi.

Léon fit signe qu'il voulait parler en particulier à M. Van Baert. Tout le monde s'éloigna de quelques pas.

### XVIII

Dès que M. Van Baert et Léon furent seuls, le jeune homme reprit à voix basse :

— Je vous remercie mille fois, monsieur, de votre générosité, mais je ne puis demeurer chez vous... Si vous saviez...

— Je sais tout ce qui vous concerne, Léon, répondit le maître de forge. Je sais que le pauvre enfant abandonné, sans parents, sans amis, a voulu voir une fois sa mère et sa sœur, qu'il ne connaissait pas... que ses démarches secrètes, afin de ne pas troubler la tranquillité d'une famille ont donné lieu à d'absurdes soupçons, et que lui, plutôt que de compromettre des personnes chères, a préféré...

— Oh ! mon Dieu ! mais elle a tout deviné... elle vous a tout dit...

— De plus, comme j'ai des torts à réparer envers vous, je veux que vous me deviez votre bonheur à venir... On va d'abord

vous transporter chez moi ; votre mère et votre sœur, qui vous aiment déjà, vous serviront de gardes-malade, et plus tard, je vous adopterai pour mon fils...

Léon se jeta dans les bras du bon M. Van Baert et ne put que murmurer :

— Ah ! c'est trop, c'est trop... mon père !

Pour tous les assistants, et même pour Quentin, cette scène ces larmes, cette intimité qui semblait régner entre M. Van Baert et le jeune inconnu étaient inexplicables. Cependant, le lieutenant approcha de maître de forges et lui dit en lui montrant le vieux Sylvain, lié et étroitement gardés par les gendarmes :

— Selon moi, monsieur, il n'y a plus aucun doute, et ce malheureux est véritablement le seul auteur des incendies qui ont éclaté dans la commune. On vient encore de trouver sur lui plusieurs de ces mèches soufrées dont il se sert pour commettre ses crimes. Je vais, si vous le voulez bien, donner l'ordre qu'on le conduise à Rhodéz, où les médecins n'auront pas de peine à constater son état d'aliénation mentale...

— Ordo : ez, mon cher, et surtout qu'on veille bien sur lui... Diable, s'il s'échappait, il n'aurait pas pour moi des intentions très saineveillantes, et s'il s'avisait d'essayer encore une fois de brûler mon usine...

— Monsieur Van Baert, dit Léon, cet homme a été la cause de bien des malheurs, et la sécurité du pays exige qu'on lui enlève sa liberté. Cependant permettez-moi d'appeler votre pitié sur un pauvre insensé qui n'avait plus l'usage de sa raison lorsqu'il plongeait tant de familles dans le deuil. Peut-être des soins, de la douceur, le ramèneront-ils à la raison, à des sentiments d'humanité... c'est à lui que j'ai dû la vie, pendant cette nuit terrible où j'eus le bonheur de vous rendre service. Au moment où les eaux se précipitèrent par la brèche, il s'éleva de la houille embrassée un tourbillon de vapeur ardente qui me suffoqua. Je voulus me cramponner aux débris de la muraille, mais j'étais déjà blessé au bras et je ne pus conserver l'équilibre. Je tombai dans la rivière, où j'eusse péri sans doute, si cet homme qui m'observait à quelque distance et qui, en allumant cet incendie n'avait eu d'autre but, il faut bien l'avouer, que de trouver une occasion de me délivrer au milieu du tumulte, ne se fût exposé à périr pour me sauver. Il m'a porté ici, il a veillé sur moi, il m'a prodigué tous les faibles secours dont il pouvait disposer... Enfin, monsieur, quelque coupable qu'il soit, je vous supplie d'employer votre crédit pour qu'il ne soit pas traité avec trop de rigueur...

M. Van Baert sourit avec bonté.

— C'est bien, Léon, répondit-il vous n'êtes pas ingrat pour les services qu'on vous rend, et je vous promets de ne pas oublier votre recommandation... Mais il est déjà tard, et vous pouvez faire vos adieux à Sylvain pendant que je vais aviser au moyen de vous faire transporter chez moi, car votre faiblesse ne vous permettrait pas de marcher jusqu'à Boussac.

Et il se mit à causer bas avec Quentin. Léon, épuisé, s'assit sur une pierre à l'entrée de la grotte et fit signe au va-gabond d'approcher. Sylvain, toujours accompagné des deux gendarmes, bien qu'il fût lié de manière à ne pouvoir se servir de ses mains, s'avança d'un air indifférent, et Léon lui dit :

— Sylvain ! pauvre Sylvain ! aurez-vous assez d'intelligence pour comprendre mes paroles ? Quand j'étais sans appui, persécuté, prisonnier, vous seul, sans en savoir la cause sans doute, vous vous êtes intéressé à mon sort, vous m'avez défendu, protégé, vous avez exposé votre vie pour moi... Vous ne pouvez m'entendre, cependant je souhaiterais que si jamais Dieu vous accordait un moment de raison, vous puissiez vous souvenir que dans l'état d'abaissement où vous êtes tombé, il y a quelqu'un qui vous aime et qui ne vous oubliera pas.

Ces simples et touchantes paroles furent perdues pour l'insensé ; aucune corde ne vibra plus dans son âme brisée.

— Vous avez raison, monsieur, répondit-il d'un ton sombre, l'archange Michel a péché et Dieu le punit. Mais cette punition ne durera pas... Il paraît que ceux-la ne vous feront pas de

mal; c'est bien. Venez plus tard me trouver dans le Tindoul ou ici... l'archange Michel vous protégera encore: Adieu!

Léon détourna la tête, comme si cette dégradation d'une intelligence humaine eût produit sur lui une douloureuse impression, et les gendarmes entraînent leur prisonnier vers le grand chemin.

En ce moment le soleil, se débarrassant des nuages de pourpre qui l'avaient enveloppé jusque-là, s'élança radieux au-dessus des montagnes et illumina le paysage. Les gendarmes, avec leur costume aux couleurs éclatantes et leurs armes qu'on voyait briller d'une grande distance, formaient des groupes pittoresques, quelques paysans se montraient çà et là sur les hauteurs et regardaient avec curiosité ce qui se passait autour de la grotte.

M. Van Baert, toujours occupé du désir de faire transporter Léon à l'usine, cherchait parmi ces curieux des gens de connaissance auxquels il pût confier cette mission, lorsque tout à coup il aperçut sur le grand chemin une voiture qui descendait la montagne avec rapidité.

—Courage, mon enfant, dit-il à Léon d'un air joyeux; voilà ce que j'avais prévu! Ces dames ont appris en s'éveillant la cause de mon absence, et elles accourent. Cette fois elles ont été bien inspirées en venant me troubler dans les fonctions de ma charge; elles vous conduiront jusqu'à Boussac dans leur calèche.

Dès les premiers mots du maître de forge, Léon s'était levé; la force lui était revenue comme par enchantement. Il resta debout, les bras tendus vers la route que suivaient les voyageuses. Bientôt la voiture s'arrêta en face de la grotte; madame et mademoiselle Van Baert en descendirent et coururent vers le maître de forges en s'écriant:

—Mon père! — Mon ami! pourquoi vous exposer ainsi? Nous étions dans des inquiétudes mortelles.

M. Van Baert, sans répondre, les prit l'une et l'autre par la main et les entraîna vers Léon. En le reconnaissant, la mère et la fille voulurent s'élançer; la vue de plusieurs personnes groupées autour de lui les intimida et elles s'arrêtèrent.

M. Van Baert les devina et reprit assez haut pour être entendu des assistants:

—Ma femme, ma fille, voici celui qui a sauvé notre usine au péril de sa vie; vous devez aussi des remerciements à notre

courageux ami; embrassez-le, vous, Cécile, comme un fils, vous, Anna, comme un frère.

Les deux dames, tremblantes d'émotion, déposèrent un baiser sur le front de Léon qui, au comble du bonheur, ne put que murmurer; "Ma mère, ma sœur," et tomba évanoui.

On le transporta dans la voiture, où il ne tarda pas à reprendre ses sens. Comme on passait près d'un groupe de gendarmes, Bourguignon disait d'un air piteux à l'un de ses camarades:

—Le diable emporte ce M. Léon Tout-Court! Il m'a toujours porté malheur. J'ai eu deux jours de consigne pour l'avoir arrêté, et maintenant je vais passer peut-être en conseil de guerre pour n'avoir pas su le garder... C'est un guignon.

—Eh Lien! grand Christophe, demandait le blond roux au vétérinaire croyez-vous toujours qu'il n'y a d'autre incendiaire dans cette commune que le feu souterrain et le soleil?

—Tais-toi, répondit brusquement grand Christophe; mon opinion ne te regarde pas; c'est mon opinion.

Quinze jours après ces événements, Léon, parfaitement rétabli, prenait congé de la famille Van Baert et du lieutenant Quentin, qui avait été mis au courant de cette triste histoire. Tous pleuraient, madame Van Baert était en proie à un profond désespoir. Léon, prêt à monter sur un cheval qui l'attendait à la porte de l'usine, disait avec résignation:

—Du courage! ma mère, du courage! c'est pour votre bonheur à tous que je dois m'éloigner, malgré vos instances. Ma présence ici vous rappellerait des idées pénibles, qui empoisonneraient votre tranquillité. Adieu, ma mère, adieu, ma sœur; oubliez-moi: pour moi, je ne vous oublierai pas. Adieu aussi, monsieur Van Baert; le souvenir de vos bontés et votre générosité ne me quittera plus... Vous, monsieur Quentin, je vous confie le bonheur d'Anna; sur ma prière, elle vous accorde sa main à condition que vous donnerez la démission de votre emploi. Adieu, tous mes amis, ma famille, et... soyez heureux...

Il les embrassa avec effusion et s'élança sur son cheval.

—Léon, Léon! s'écria sa mère, ne reviendras-tu pas un jour?

Mais Léon n'avait pas entendu. Il était parti au galop, sans oser retourner la tête.

FIN

POUR PARAITRE DANS LE PROCHAIN NUMÉRO

# UN DUEL AU DESERT

A VENDRE DANS TOUS LES DEPOTS DE  
JOURNAUX

# LA BIBLIOTHEQUE A CINQ CENTS

Publiée par POIRIER, BESSETTE & Cie.

## NUMEROS PARUS :

- |                                   |                                      |
|-----------------------------------|--------------------------------------|
| 1. LA GOELETTE MYSTERIEUSE        | 11. TANCREDE DE ROHAN                |
| 2. UN REVENANT                    | 12. NORA                             |
| 3. LA JEUNE SIBERIENNE            | 13. LE PETIT VIEUX DES BATIGNOLLES   |
| 4. LA FEMME AU DOIGT COUPE        | 14. UNE PASSION INDIENNE             |
| 5. LES TROIS CHERCHEURS DE PISTES | 15. L'EPAVE DU CYNTHIA               |
| 6. LA PERLE NOIRE                 | 16. LE SECRET DE PATRICK O'DONOGHAN. |
| 7. TOLLA.                         | 17. L'HEROINE DU DESERT              |
| 8. L'ABIME.                       | 18. LA ROSE BLANCHE                  |
| 9. LE BANQUIER DES PIRATES        | 19. LE DERNIER DES ENFANTS D'EDOUARD |
| 10. L'ARCHIPEL EN FEU.            |                                      |

LA BIBLIOTHEQUE A CINQ CENTS EST PUBLIEE AUX PRIX SUIVANTS :

UN AN - - \$2.50 { STRICTEMENT } SIX MOIS - \$1.25  
PAYABLE D'AVANCE

**Le Numero, 5 Cents.**

POIRIER, BESSETTE & Cie, Editeurs-Propriétaires

· · FERMISERS DE LA CIRCULATION DE " LA PRESSE "

1540 — RUE NOTRE-DAME, MONTREAL — 1540